

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 6 mars 1925

Sommaire :

La culture classique et la défense des
humanités

« Bardsey des Saints »

L'augmentation de la population est-
elle désirable ?

De ce que vit un pauvre lépreux dans
les fosses du Seigneur Evêque

Vers New-York

Chez les Tchèques

Léon Bérard

Hilaire Belloc

V. Fallon, S. J.

Paul Cazin

V^{te} Ch. du Bus de Warnaffe

Lucien Delporte

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'impératrice Charlotte, J. Schyrgens. —
France. — Allemagne, C^{te} P.

La Semaine

Et on cherche toujours à établir la Paix...

L'Allemagne vient de proposer à Londres, Paris, Rome et Bruxelles, un pacte de non agression et de garantie... au sujet des frontières occidentales du Reich. Le texte suggéré est encore inconnu. On sait seulement qu'il ne parle pas des frontières orientales...

Mais comment établir la paix sans avoir la conviction que l'Allemagne n'assure l'Ouest, que pour avoir les mains libres à l'Est?

Qui niera qu'une Allemagne agrandie par l'appoint autrichien et renforcée par des victoires

sur la Vistule, ce serait fatalement la guerre de revanche à l'Ouest?

Et on est plus certain chaque jour de la formidable organisation militaire conçue et réalisée par von Seckt... Et les Soviets s'arment jusqu'aux dents...

Tout cela parce que politiquement le vainqueur a ménagé le vaincu — l'intangibilité du dogme de l'unité allemande plane sur le traité de Paix — et que le principe absurde de la non intervention a laissé se développer aux flancs de l'Europe un chancre qui risque de s'étendre et de la dévorer toute.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque postal : 489,16)

187-1000

CHOCOLAT

DU C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

Grande
Marque
Belge

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 20,250,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :
**BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain**

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

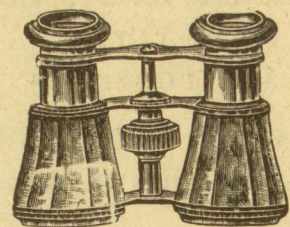
1° Après le cinquième mois 5.20 %
2° Après le quatrième mois 5.15 %
3° Après le troisième mois 5.10 %
4° Après le deuxième mois 5.05 %
5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : **500 francs** minimum et multiples de 500 fr.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres



Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

La culture classique et la défense des humanités ⁽¹⁾

Au cours des années qui ont suivi l'armistice de novembre 1918, il y a eu, dans beaucoup de pays, tout un mouvement de controverse et de réforme touchant les choses de l'enseignement. La guerre avait dérangé bien des systèmes, annulé bien des hypothèses et infirmé bien des théories; les idées de civilisation et de progrès en sortaient elles-mêmes comme obscurcies de toute la poussière des batailles : le moment était favorable à un immense examen de conscience, ou plutôt il était fatal que les peuples et ceux qui les conduisent fussent amenés à vérifier ou à reviser, chacun chez soi, les directions de la vie spirituelle, par là-même, les principes de l'éducation. Les intérêts de l'esprit sont mis en Belgique en trop bon rang, pour que ce pays pût s'abstenir quant à ce travail de critique et de réformation intellectuelle et morale. Un peu partout des projets de réforme scolaire ou universitaire ont vu le jour. Vous me jugerez excusable de vous dire que je garde à l'un d'eux une sorte de sentiment paternel d'ailleurs sans aveuglement et sans orgueil, mais d'autant plus solide qu'il a été soumis à de plus rudes épreuves. Et je ne vous surprendrai guère si je vous avoue qu'entre tous les autres, il en est un que j'ai distingué pour m'y attacher d'une prédilection fraternelle; celui qui a été étudié et produit par l'éminent ministre des Sciences et Arts de Belgique.

En France, il existe, à propos de l'enseignement des humanités, une dispute chronique, et qui a pris depuis quatre ans une forme aiguë. Il n'est pas dans mon dessein d'analyser ici tous les éléments de cette polémique nationale, dont il est bien possible qu'elle se soit reproduite ailleurs, en des termes et sous des formes plus ou moins semblables. Le sujet en offre cette singularité assez curieuse : d'être à la fois actuel, éternel et inépuisable. Tout mon projet est de vous montrer — quand au moment présent et pour ce qui est de la France — les positions respectives des antagonistes et comment, entre hommes qui semblent souvent tout près de s'entendre sur l'essentiel des idées, le débat renaît et rebondit sans cesse, nourri à la fois et faussé par quelques paralogismes tenaces, dérivés quelquefois de la politique militante.

* * *

Tout ce que j'ai à dire suppose connus l'objet et la fonction de l'Enseignement secondaire — que vous appelez *moyen* — tels qu'ils nous sont donnés par une tradition scolaire nationale vieille de plusieurs siècles. Un de nos meilleurs philosophes de l'éducation, Cournot, a dit que le propre de notre enseignement secondaire était d'élever un certain nombre de jeunes Français comme s'ils étaient tous destinés à devenir des philosophes, des savants, des poètes ou des orateurs. Cette parole n'impliquait aucune critique; et cette vue n'était paradoxale que par l'apparence.

Dans l'Enseignement secondaire, l'intelligence est traitée ou soignée — abstraction faite de tout souci de métier ou de carrière — comme si elle était à elle-même sa propre fin. Le but essentiel, universellement reconnu et admis de cette discipline, c'est la

culture générale de l'esprit. Et nul n'a mieux précisé le sens de l'idée de culture que M. Nolf, lorsque dans l'exposé des motifs d'un projet de loi déposé à la Chambre des Représentants, il oppose *la culture à l'information*. La culture ne tient pas au savoir qu'un cerveau aura reçu, mais au degré de susceptibilité et de finesse, aux dispositions intimes de l'esprit qui permettront à celui-ci de tirer de ce savoir sa plus grande valeur humaine. Je dirais volontiers que la culture, c'est l'état de grâce de l'intelligence.

Il faut ajouter tout de suite en quoi elle nous est précieuse, et que ce n'est point du tout comme un tour brillant donné à l'esprit, comme un luxe sublime ou une suprême élégance. On a tenté de faire tort à l'enseignement classique en le représentant ainsi qu'une école de bel esprit oratoire, ainsi qu'un conservatoire de raffinement où viendrait se former une société polie, mais anachronique qui aurait la prétention de continuer le grand monde du XVII^e siècle. Non : les humanités visent, pour nous, à la solidité du jugement en même temps qu'à la fermeté de l'âme. Plus que jamais, dans un temps plein de difficultés et universellement contentieux, elles nous apparaissent comme une défense contre l'erreur et le sophisme. En un certain sens, on pourrait prétendre qu'elles ajoutent au fameux « bon sens » de Descartes ce qui parfois lui manque peut-être pour discerner partout et à coup sûr le vrai d'avec le faux.

Tenant compte de ces notions diverses, je dirai que l'enseignement secondaire, — ou moyen — est une préparation destinée à des hommes qui occuperont certains postes de direction aussi bien dans l'industrie, le commerce, l'agriculture, que dans les administrations publiques et les carrières dites libérales. Si vous voulez bien réfléchir que l'enseignement secondaire fournit à l'enseignement supérieur des Universités ses futurs étudiants et ses futurs maîtres, vous vous rendrez compte qu'il est le centre vital de l'institution scolaire, une des maîtresses pièces de l'organisation intellectuelle d'un pays.

Sur l'objet même et le but des humanités, il n'y a point de désaccord, en France. Partisans et adversaires des langues anciennes reconnaissent que ce but, c'est la formation de l'esprit, la culture désintéressée. D'accord quant à la fin, c'est au choix des moyens qu'ils cessent de s'entendre et disputent entre eux avec une généreuse vivacité.

Ce fut, peut-on prétendre, pendant onze siècles, l'axiome majeur de la pédagogie française qu'il n'y a pas d'éducation classique et libérale sans l'étude des langues anciennes, notamment et surtout du latin. Il est permis de penser, sans aveuglement ou vanité d'école, sans esprit de système, que la discipline humaniste antique a reçu de cette longue histoire un assez éclatant témoignage, et que là n'est point la preuve la moins décisive qu'on puisse alléguer pour elle jusque dans les controverses d'aujourd'hui. Je n'hésiterai point, quant à moi, à vous dire dès à présent et en toute simplicité une des raisons foncières qui m'ont déterminé à maintenir et fortifier l'héritage gréco-latin : c'est que je l'ai toujours vu mêlé aux grands de mon pays et inséparables du trésor spirituel qui nous est commun.

Comment et dans quelles circonstances cette tradition est-elle venue à s'altérer?

Il serait trop long de l'exposer ici en détail. Je dirai seulement que les programmes de 1890 maintenaient l'inégalité des sanc-

(1) Conférence faite à la tribune des Grandes Conférences Catholiques sous les auspices de S. E. le cardinal Mercier.

tions entre l'enseignement classique et l'autre. Au contraire, la réforme de 1902, tout en conservant deux enseignements parallèles et divers, les proclamait juridiquement ou légalement égaux. — Car ils conduisent l'un et l'autre à un baccalauréat unique.

Le But de cette réforme fut de contribuer d'une part à l'aristocratie de l'esprit, et d'autre part à la formation d'hommes pratiques; ces deux termes s'identifient volontiers dans la pensée des modernistes avec l'antithèse de Victor Hugo :

« Moïse pour l'autel cherchait un statuaire;
Dieu dit : il en faut deux; et dans le sanctuaire
Conduisit Oliab avec Béliésél.
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel. »

Ma Réforme de 1923 rétablit l'axiome : pas de classique sans latin. Il ne devait plus y avoir de séparation entre le scientifique et le littéraire.

Elle a été annulée, quant à la partie gréco-latine au lendemain des élections. C'est une histoire que je ne raconterai pas pour plus d'une raison, dont la première me dispensera de dire les autres : c'est que je ne la considère point comme terminée.

On peut démêler, par ce simple résumé historique, quelques-uns des traits généraux de la querelle des humanités en France. Ce n'en est pas le moins curieux, que l'enseignement moderne sans latin y soit défendu par des latinistes accomplis, et qui demeurent, quant à eux, attachés à la tradition antique de toute la sincérité de leur reconnaissance, de toute la ferveur de leur souvenir. Les hérésies durables se sont presque toujours formées sur les sommets du sacerdoce; et le regret du sanctuaire accompagne celui qui s'en est éloigné jusque dans les offrandes qu'il apporte à l'autel des faux dieux.

Nos modernistes à l'ordinaire proclament donc l'excellence des humanités gréco-latines. Cependant, ils ajoutent qu'à côté de l'enseignement classique, il doit exister un enseignement moderne, lequel, pensent-ils, peut dispenser une culture sinon égale au moins à peu près équivalente.

Voilà qui suffit à faire déjà apparaître une situation bien paradoxale. On propose à la jeunesse un libre choix entre deux disciplines présumées équivalentes, cependant que tout ce que l'on en dit implique, chez ceux-là mêmes qui ont institué et rétabli le Moderne, une préférence personnelle pour le Classique. On n'ose en un tel sujet recourir à de certaines comparaisons de crainte qu'elles ne semblent grossières ou vulgaires. Pourtant, puisque toutes les littératures — sacrées ou profanes — ont comparé la vie — et notamment la vie spirituelle — à un banquet, que penseriez-vous d'un maître de maison qui vous dirait ceci : — « Voici une vieille bouteille d'une année vraiment exceptionnelle. Je ne vous cacherai point que, pour ce qui est de moi, c'est de ce vin-là que je compte boire, pour en avoir déjà savouré l'arome et le moelleux. Cependant j'ai reconnu qu'il ne convenait pas à tout le monde. Aussi ai-je là un bon vin bourgeois, plus léger, tout à fait honorable. Entre les deux vous aurez la bonne grâce de choisir selon vos goûts et selon votre préférence. Je vous laisse entièrement libre de votre décision... »

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce dualisme de l'enseignement secondaire — à droite l'aristocratie de l'esprit, à gauche les futurs hommes d'action — nous est proposé ou imposé, au nom de l'égalité et dans l'intérêt de la démocratie. Car il faut bien en venir aux raisons des modernistes.

Elles s'offrent à nous sous une forme assez mystérieuse parce que la démocratie tout justement y tient une place prépondérante et qu'on ne voit pas bien quel désaccord secret et fondé il pourrait y avoir entre le grec, le latin et la démocratie. Je vais, pourtant, essayer de traduire l'argument capital des modernistes et le plus redoutable et celui qu'ils expriment d'ordinaire avec le plus de force et de netteté.

Le latin obligatoire, disent-ils, dresse un barrage entre l'enfant du peuple et l'Enseignement secondaire.

Et les deux langues vivantes? Le paysan est-il plus apte à l'espagnol ou l'anglais?

La vérité — nous sommes, paraît-il en un temps de diplomatie ouverte et de franchise internationale, — pourquoi ne vous dirai-je pas la vérité telle que je la crois, telle que je la sais ou crois la savoir? Les modernistes s'acharnent à réclamer dans les lycées e maintien d'une section moderne parce qu'ils ne veulent pas que

l'Enseignement secondaire se distingue de l'Enseignement primaire trop ouvertement et par des méthodes spécifiques.

Je maintiens qu'il n'y a là qu'erreur et fausse égalité. Traiter les enfants de la démocratie en convives capables de toutes les délicatesses et dignes de tous les raffinements.

* * *

Tout ce que j'ai dit suffit à vous montrer ce qu'il peut y avoir d'arbitraire, de fictif et d'adventice — et qui tient à la polémique des partis — dans la querelle des modernistes et des classiques. Peut-être vous ferai-je voir comment leurs divergences touchent par quelque endroit au fond même des idées. Nous connaissons la topographie de la bataille et les positions des adversaires. Je voudrais fortifier la mienne, en vous donnant maintenant les raisons positives de notre attachement à la tradition classique. Je dirai que nous sommes nombreux à lui rester fidèles et avec une ferveur de conviction que tout événement n'a fait qu'accroître : parce que l'expérience de l'Enseignement moderne a jusqu'ici totalement échoué, parce que nous reconnaissons aux humanités anciennes une vertu éducative inaliénable et qui n'a pas d'équivalent.

* * *

Résumons d'abord l'histoire à la fois tourmentée et peu reluisante de l'Enseignement moderne.

Je concéderai bien volontiers aux modernistes que tous les esprits ne sont pas propres à recevoir la culture antique, et qu'il faut, dans tout État moderne, à côté de l'enseignement des Humanités, un enseignement pratique, lequel se proposera de dispenser, avec une bonne instruction générale, une solide formation professionnelle.

Un des hommes dont les modernistes invoquent le plus volontiers le témoignage, c'est le cardinal de Richelieu. Voilà ce qu'on peut appeler un patron. Et je ne serais pas sans inquiétude, si je pouvais croire qu'il eût prêté au camp adverse l'éclat de sa pourpre et de son génie. Richelieu a dit qu'il fallait à l'État *plus de maîtres ès-arts mécaniques que de maîtres ès-arts libéraux*. Quelle sage parole! Comme il avait raison!

Il reste à savoir quels maîtres ès-arts mécaniques nous ont donnés les modernistes, comment ils ont conçu l'enseignement moderne — et ce qu'ils en ont fait.

En France, un homme avait vu juste du premier coup.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un des grands noms que nos modernistes se plaisent à invoquer, c'est celui de Duruy.

Or, tout ce qu'ils ont tenté ou fait, en faveur de l'Enseignement moderne, entre 1870 et 1925, n'a été qu'une altération progressive ou une parodie déformante de la pensée de ce grand ministre.

L'égalité des deux enseignements et des examens et sanctions qui les terminent aboutit à ceci : les jeunes gens promis à la mêlée économique deviennent notaires, médecins et avocats comme les autres.

Les modernistes sont comparables à un Directeur de Conservatoire qui dirait à certains de ses élèves : « Nous allons vous apprendre à jouer du cor ou de la contre-basse, après quoi vous serez libres, en vertu de l'égalité démocratique, de jouer du violon, si cela vous convient. »

Il y a d'autres causes de confusion et d'insuccès.

Par les méthodes et les programmes le Moderne n'a été qu'une contrefaçon des Humanités anciennes. Il a très vite oublié le but qu'il s'était expressément donné : d'être une formation pratique. Il a surtout voulu prouver qu'il répondait aux mêmes fins que le classique et qu'ils représentaient l'un et l'autre des instruments de culture d'égale valeur.

On a eu beau remplacer, dans le Moderne, le latin par les langues vivantes et les sciences. Les sujets donnés aux examens vous indiquent le caractère de la formation qui leur a été donnée. Il n'y a aucune raison pour qu'ils soient mieux préparés que leurs camarades de la section classique à diriger une entreprise, à calculer un prix de revient, à débrouiller une comptabilité. Il ne suffit pas d'ignorer le latin pour être un homme pratique. Ce serait trop commode!

L'Histoire de l'Enseignement moderne est celle d'une expérience cent fois reprise et cent fois avortée, l'histoire d'une longue et funeste erreur.

La vraie réforme est celle-ci : il faut un Enseignement Moderne, mais totalement distinct du classique par son but, ses méthodes, les établissements où il se donne.

Le Moderne s'est donc révélé impropre à remplacer le Classique. Il reste à dire d'où vient ce que j'ai appelé la vertu inaliénable de ce dernier, les raisons positives et profondes que nous avons de vouloir le maintenir.

On s'épargnerait beaucoup de difficultés contentieuses si l'on voulait bien poser la question dans ses termes exacts. Que se passe-t-il, en effet, à peu près constamment dans notre controverse? — Le partisan de l'Enseignement moderne commence, à l'ordinaire, par une vibrante apologie pour la culture antique. Après quoi il entreprend un vibrant éloge des littératures modernes qu'il oppose en un parallèle écrasant, à la littérature latine. Au bout d'un quart d'heure, par cet ingénieux artifice oratoire, l'amour-propre national s'en mêle; il semble que le patriotisme lui-même soit intéressé. Le partisan du classique apparaît comme un homme qui aurait résolu d'humilier — ou d'offusquer d'un préjugé archaïque — l'histoire et la gloire de son pays.

Que Shakespeare et Molière, que Goethe et Victor Hugo nous soient d'un intérêt plus vivant que Térence, Cicéron, Tite-Live, Horace et Tacite, c'est bien possible et, au besoin, je le concède aux modernistes. Mais ce n'est pas du tout la question. Je ne me suis pas mis en quête des plus grands écrivains, ou des écrivains qu'il faut préférer : Je suis à la recherche de méthodes et d'exercices scolaires qui soient les plus propres à former et élever un adolescent de douze à dix-huit ans. Ce n'est pas une question de littérature : c'est une question de pédagogie. Il se peut que je me plaise à lire Racine et Bossuet beaucoup plus souvent que Virgile et Cicéron. Mais il s'agit précisément, de savoir si l'étude de Cicéron et de Virgile ne m'est pas très nécessaire pour bien entendre Bossuet et Racine.

Or il y a tout d'abord, non pas un argument, mais un fait, un fait indiscutable et qui est décisif pour tous les pays appartenant au groupe linguistique roman. Tenons-nous-en ici aux pays de langue française. Le français se compose, quant à son fond essentiel, de quatre à cinq mille mots latins de formation populaire ou d'origine savante. Le français est doublement rivié au latin : par les mots du parler usuel, qui ont passé de l'un à l'autre au cours d'une évolution déjà fort avancée au temps de Charlemagne, par tout ce que nos prosateurs et nos poètes ont emprunté au latin, quant au vocabulaire abstrait et quant à la construction de la phrase, lorsqu'ils ont fait, à partir des XV^e et XVI^e siècles, du français une langue littéraire et savante.

La politique et l'éloquence auront beau s'en mêler : à cela elles ne pourront rien changer, non plus qu'aux données de l'anatomie humaine ou végétale.

Un des exercices les plus féconds, une des méthodes les plus précieuses et le plus en faveur dans notre Enseignement secondaire, c'est l'explication approfondie des grands classiques français. Un commentaire vraiment scientifique de Rabelais et de Montaigne sans le secours du latin, la chose est proprement inconcevable. Mais elle n'est pas beaucoup plus facile à imaginer avec nos grands écrivains du XVII^e siècle. Il en est, Racine et Bossuet par exemple, qui ont multiplié les latinismes dans leurs vers et dans leur prose. C'est-à-dire qu'ils ont à tout moment employé des mots français en les prenant dans leur sens originel et latin. En vérité, l'explication approfondie des classiques français sans l'aide du latin n'est pas beaucoup plus facile à concevoir qu'un enseignement de la médecine qui prétendrait se passer de l'anatomie.

J'ai interrogé, non dans la pompe solennelle des assemblées, mais dans la liberté du cabinet, bien des universitaires partisans de l'Enseignement moderne. Tous m'ont déclaré qu'il était très possible d'enseigner le français directement, sans le détour du latin. Aucun n'a osé me dire qu'avec le latin ce ne fût pas plus facile et plus sûr. L'un d'eux, et des plus notables et des plus connus m'a dit : « La vraie supériorité et la vraie force du latin, c'est qu'on sait l'enseigner depuis des siècles, tandis que l'enseignement du français en est encore à chercher ses méthodes. » Parole précieuse et qui m'eût confirmé dans la foi, s'il en avait été besoin!

Parole d'autant plus digne d'être méditée que la vertu du latin

n'est pas contenue tout entière dans la fonction proprement linguistique, d'ailleurs capitale, que nous venons de lui reconnaître.

Tout le monde, je crois, est d'accord que l'instrument par excellence de la culture générale, c'est l'exercice scolaire dénommé *version*. Et il faut l'entendre au sens le plus large et, si je puis dire, le plus philosophique : exercice qui contraint l'esprit à transférer la pensée d'une langue dans une autre, par là-même à confronter deux génies différents, exercice qui par le plus grand effort conduit à la plus grande souplesse. Sur le principe même point de divergence. Les modernistes prétendent seulement que l'anglais ou l'allemand nous fournissent un instrument d'analyse aussi sûr que le grec ou le latin.

C'est là pourtant qu'éclate la supériorité de la culture antique. Pourquoi? — Parce qu'il y a comme une correspondance mystérieuse entre le cerveau de la jeunesse et la pensée toute simple et éternellement jeune que les anciens lui apportent. Shakespeare, Goethe, Dante, Cervantes : demi-dieux de l'humanité vivante; aimons-les, honorons-les. Mais vous savez bien que, par sa complexité même, leur pensée demeure inaccessible au jeune écolier. Consultez tous les programmes : les grands noms des littératures modernes n'y apparaissent et pour cause que vers la fin des études. Les anciens, au contraire, ne me faites pas dire qu'ils sont naturellement à la portée des cerveaux d'enfants, ce serait fort loin de ma pensée. Mais il est indubitable qu'ils offrent au jeune âge les thèmes de réflexion et d'analyse qui lui sont le mieux appropriés. Ils abondent en idées générales et si on le veut, en lieux communs de poésie et de morale. Le lieu commun, ainsi entendu et dont on aurait tort de médire, c'est la matière même de l'éducation. Ces vérités universelles, la jeunesse en retrouvera le reflet ou l'influence dans la littérature et dans les idées de tous les âges. Et puis — inappréciable avantage — ce fonds d'idées que les anciens nous apportent ne touche par aucun endroit à aucune de nos disputes, à aucun des conflits où les sociétés modernes se sont souvent irritées et déchirées. La beauté et la fraîcheur des premiers âges, des vérités que l'expérience de tous les siècles a confirmées, des choses que nous appelons mortes peut-être parce qu'elles sont définitives : tel est l'apport des anciens. En est-il qui puisse mieux convenir à l'éducation? Le monde occidental, au temps de la Renaissance, a reçu de l'antiquité la sève miraculeuse d'une seconde jeunesse. N'est-ce pas encore par elle que les jeunes cerveaux s'éveilleront pleinement à la vie de l'esprit?

Immuable vertu des disciplines antiques : c'est une des raisons capitales de l'attachement que nous leur avons. Et c'est là, cependant, que nous rencontrerions peut-être la cause profonde des divergences qui nous séparent les modernistes et nous. Je vous ai dit comment notre controverse avait été faussée par des polémiques latérales. J'ajouterai même que, sans ces polémiques, la querelle des Humanités n'aurait jamais passé de l'état chronique à l'état aigu; je crois, pour tout dire, que ce sont les idoles du Forum qui ont partiellement triomphé de la tradition classique. Mais si l'on était d'humeur à philosopher — et pourquoi se l'interdire en un tel sujet? — on apercevrait sans peine que deux doctrines s'opposent dans ce conflit.

Vous reconnaîtriez aisément dans les arguments des modernistes un assez fort contingent dialectique fourni par les thèses les plus répandues touchant l'évolution et le progrès. — Tout s'est transformé, les langues aussi bien que les idées, les institutions et les mœurs. Quel projet singulier que de prendre les anciens pour guides, dans un monde renouvelé où les plus sages d'entre eux ne comprendraient rien et s'étonneraient de tout! Admirons les anciens, disent les modernistes, mais gardons-nous de leur asservir l'éducation. Ouvrons-la sans crainte aux leçons de la vie.

Ce serait là matière de longs discours. Cependant, il faut se borner et bientôt conclure.

Je crois bien qu'il a été fait, en divers ordres de connaissances, des applications assez aventureuses de l'idée d'évolution, c'est-à-dire, de l'hypothèse — qu'en la donnant expressément pour telle — un illustre savant avait appliquée à certaines sciences de la nature. Je crains que, par des transpositions de ce genre, on n'ait parfois abouti à nous proposer une vue ou un système de l'univers aussi peu scientifique que les mythologies les plus désuètes.

Nous savons bien que la face du monde se renouvelle, que le changement, sinon l'évolution, est une loi de l'univers. Mais il y a, croyons-nous, une chose qui ne bouge pas et qui n'a guère bougé : c'est l'intelligence de l'homme et les conditions de la connaissance

humaine. Qui oserait dire qu'il ait jamais paru dans la suite des temps un cerveau supérieur à celui de Platon ou à celui d'Aristote? Depuis cent trente ans environ, les sciences expérimentales ont fait d'immenses progrès et qui sont la gloire de notre siècle. Le savoir de l'homme s'est sans doute accru, mais non pas la puissance de son cerveau, instrument de tant de découvertes. Le cerveau, il a pu mettre des centaines ou des milliers d'années à éclaircir tel mystère et à dompter telle force de la nature. Mais il était, au moins depuis Aristote et Platon, en possession de tout son pouvoir. Il y a, nous le savons assez, des canons qui tirent à 120 et peut-être à 200 ou 300 kilomètres. Personne n'oserait en conclure que ceux qui ont inventé ces machines fussent supérieurs par l'esprit au général d'artillerie Bonaparte. La portée du canon n'est pas ce qui donne la mesure du cerveau de l'artilleur.

L'intelligence humaine restant constante, les lois de l'éducation intellectuelle et les règles du raisonnement n'ont pas dû beaucoup varier. Quand il s'agit de la formation de l'esprit, de quel droit viendrait-on récuser les anciens et prononcer la déchéance de la culture antique?

* * *

Je dirais volontiers que jamais peut-être il ne fut plus nécessaire, non seulement aux pays de langue romane, mais à tout notre monde occidental, de retourner aux humanités. Trouble dans les esprits, confusion, incertitude et déséquilibre dans les notions de morale et de droit sur quoi reposent les rapports des hommes et des peuples, prédominance de la terrible question d'argent : on peut prétendre, sans être accusé d'indiscrétion ou de pessimisme, que ce sont là quelques-uns des traits de notre temps. On concevrait qu'en un tel moment ceux qui ont, à des titres divers, charge d'âmes en vinssent à s'interroger sur le sens, la valeur, les conditions de la civilisation.

Ce n'est pas moi, c'est un grand helléniste appartenant au parti d'extrême-gauche qui a dit à la tribune de la Chambre française que la tradition gréco-latine se confondait pour nous avec la civilisation. Eh oui! antiquité païenne et antiquité chrétienne — réunies toutes deux comme en un métal indissoluble dans nos chefs-d'œuvre classiques — ce sont les éléments premiers — parmi les plus essentiels — de cette civilisation européenne qui s'étend — ai-je besoin de le rappeler? — à l'Amérique tout entière.

Une grande cause d'erreur et de sophisme, c'est que beaucoup identifient la civilisation avec les progrès matériels qu'a réalisés l'industrie des hommes. Nous ne savons que trop, pourtant, avec quelle facilité toute cette machinerie savante, si l'esprit qui la conduit vient à se pervertir, peut tourner au deuil de l'humanité et au scandale de la raison. La civilisation n'est pas dans les choses, elle est dans les esprits. Elle ne se confond pas avec les merveilles de la science et de l'industrie; elle consiste dans le trésor de règles, d'expériences, d'efforts intellectuels accumulés par quoi nous sommes parvenus à vaincre les secrets et les forces de la nature et qui nous permettront de rester les maîtres de ce que nous aurons inventés. Ceux qui nous ont civilisés, ce sont ceux qui nous ont appris le bon usage de la raison, ceux qui ont avancé pour l'humanité à laquelle nous appartenons la consigne philosophique donnée au monde moderne par notre Pascal : « Travaillons à bien penser : c'est le principe de la morale. »

Demeurons fidèles à leur leçon. Voici qu'ils nous apparaissent à la fois comme les premiers maîtres de la jeunesse et comme les docteurs d'une sagesse qui est bonne à tous les âges de l'humanité. En un temps obscurci et en un monde confus, qui passent trop aisément des langueurs de la rêverie mystique aux exaltations de la force, ils nous aideront à ramener la justice dans les cœurs, la clarté et l'équilibre dans les esprits.

LÉON BÉRARD.

« Bardsey des Saints »

J'ai connu dans ma vie une seule démocratie parfaite : l'île de Bardsey au large des côtes galloises. Je n'en ai point connu d'autre.

Depuis quelque temps ce mot de « démocratie » est employé avec une imprécision de pensée toute moderne. Pour les uns il veut dire grossièreté, réelle ou supposée, à l'égard de supérieurs; pour d'autres, il signifie faire de l'argent sans restrictions, aux dépens d'autrui, surtout par l'usure; pour d'autres encore, c'est simplement l'absence d'ordre; enfin, pour d'aucuns, il marque la perte du mot « Roi » dans un État; toujours, il implique vaguement quelque idée de satisfaction.

Mais à supposer que démocratie veuille dire gouvernement d'une communauté par elle-même, sans intermédiaire, une assemblée populaire réglant elle-même ses affaires, — alors sur les myriades de communautés que j'ai visitées, Bardsey seule était une démocratie.

En France, la démocratie est pour beaucoup un idéal dangereux, non réalisé; se révélant être à l'expérience, une ploutocratie. En Angleterre, non seulement la démocratie n'est pas et n'a jamais été connue, mais elle y est cordialement méprisée et haïe, comme une chose étrangère, ridicule, et comme un péril pour l'État. En Amérique, elle veut dire américanisme, c'est-à-dire marchant à l'américaine. Il est en effet démocratique là-bas d'avoir une puissante monarchie électorale; d'avoir produits nécessaires à l'existence, contrôlés par une poignée de millionnaires; de se voir défendre le plus petit verre de bière sous peine d'emprisonnement. Il y est démocratique aussi de voter, d'être l'ami de tout le monde, d'être courtois et de haïr l'Angleterre.

J'ai trouvé que l'argent était passablement puissant dans les cantons suisses, et même à Andone; j'ai pu constater quelque stratification.

Mais à Bardsey vous trouviez la démocratie pure. Une démocratie sans mélange; un modèle de démocratie, sur une petite échelle, comme il sied aux modèles.

L'île de Bardsey n'a que trois kilomètres de long, sur un et demi de large. C'est un rocher s'élevant au-dessus de la mer, avec une certaine quantité de terre labourable. On y trouve des sources d'eau potable, mais pas d'arbres. Cette île est située là où le Carnawonshire se termine en pointe et est séparée du continent par un bras de mer d'une largeur de quatre kilomètres et demi, appelé détroit de Bardsey. La mer y fait rage, car la marée y est très rapide, et, avec le vent debout, je ne connais pas de « flaque d'eau » plus difficile à traverser.

En fait, je manquai m'y noyer en 1913, au cours d'une tempête, alors que je tâchai de me frayer un passage dans la baie de Cardigan, sur mon bateau *Nona*, avec un seul compagnon à bord.

Bardsey veut dire « île des chanteurs » : c'est un mot à formation double. « Bard » était le titre celtique de ces poètes à demi-sacrés qui, dans l'ancienne principauté de Galles et en Irlande, chantaient en s'accompagnant de la harpe; « ey » est une terminaison scandinave qu'on trouve

dans la plupart des noms d'îles le long de nos côtes qui en sont abondamment parsemées; car toutes ont été visitées par les pirates norvégiens et danois. Bardsey se profile donc sur la mer, et au-dessus, à l'Est, se dressent les énormes montagnes du pays de Galles, qui, par dessus Bardsey, regardent vers les monts d'Irlande.

*
**

Bardsey porte aussi le nom de *Bardsey of the Saints* — la Bardsey des Saints —, car au début de l'ère des ermites, aux V^e et VI^e siècles, elle devint, comme toutes les îles de nos côtes occidentales, un lieu de refuge pour solitaires et contemplatifs. C'est le cas des deux îles toutes proches de Saint-Tudwal, de Ramsey, de Skomer, de Caldey (où vivent aujourd'hui des bénédictins) et de maintes autres. Mais les ermites moururent et furent oubliés. La Foi elle-même se perdit à la longue. Au XVII^e siècle, Bardsey et tout le reste du pays de Galles étaient sans aucune croyance et au XVIII^e siècle seulement l'influence lointaine de Wesley leur insuffla une étrange religion enthousiaste :

Quarante familles habitaient Bardsey, s'adonnant à la pêche et à l'agriculture. Elles ne se livraient pas au commerce. Elles vivaient de ce qu'elles-mêmes produisaient et ne payaient pas d'impôts. Elles formaient un véritable État, élisant une espèce de chefs qu'elles appelaient « Roi » (quelle leçon pour toutes les démocraties!) Elles vécurent ainsi durant des siècles, heureuses, contentes, suffisamment humaines et seules. Elles n'avaient ni luxe, ni magnificence, mais elles possédaient la sécurité et la paix. Elles ne connaissaient ni l'ambition, ni l'envie; rien qu'un peu de souffrance et l'inévitable mort.

Mais notre époque, qui est une fin et peut être aussi (espérons le) un commencement, a fini par mettre fin à Bardsey aussi. Il souffla du continent sur ces quarante familles, je ne sais quel vent d'ambition. Les fantômes de leurs saints les désertèrent. Elles commencèrent à se sentir mal à l'aise. L'autre jour elles s'assemblèrent et elles résolurent de se transporter sur le continent, d'y habiter des villes affairées et d'abandonner leur paradis.

Je crois qu'elles sont parties déjà.

Il ne reste plus une seule démocratie en Europe. Je le regrette.

HILAIRE BELLOC.

L'augmentation de la population est-elle désirable?⁽¹⁾

II. — Population et Richesse.

« Le degré de bien-être général, nous dit-on, est beaucoup plus élevé dans les pays neufs dont la population est très clairsemée, que dans les pays vieux à population dense ».

Sur quel argument s'appuie cette assertion?

Sur deux exemples : celui des États-Unis et celui de l'Australie.

Nous pourrions répondre, d'abord, que deux exemples ne font pas preuve, à moins qu'ils ne soient multipliables au point de fournir la base d'une induction.

Nous pourrions répondre, ensuite, par d'autres exemples, et très nombreux, en sens contraire. Ils s'offrent par douzaines pour témoigner que le degré de bien-être est *moins* élevé dans une foule de pays à population clairsemée que dans d'autres pays à population dense. Sortons des États-Unis et descendons vers le Sud; nous rencontrerons, au cours d'un immense voyage, qui, à travers le Mexique, les républiques de l'Amérique centrale, puis celles de l'Amérique du Sud, nous conduira en Patagonie ou même dans la Terre de Feu, nous rencontrerons toute une série de pays à population clairsemée et où les amateurs de bien-être ne trouveront pas ce qu'ils cherchent. Une personnalité très au courant des conditions d'existence au Brésil et à qui nous nous étions adressé, il y a quelques mois, pour connaître les conditions d'emploi et de colonisation dans ce pays, nous énumérait une longue série de travailleurs de toute sorte qui pourraient y gagner leur vie et peut-être même y faire fortune; mais elle ajoutait : « Tous ces gens doivent être disposés à vivre une vie très simple et sans aucun confort, ni aucune distraction... »

Nous pourrions aussi, reprendre les exemples mêmes qu'on nous a opposés et les utiliser pour démontrer que le bien-être général s'élève, bien loin de diminuer, avec la population. Comparons, en effet, la situation des États-Unis, en 1825 et en 1925; que voyons-nous? Deux phénomènes parallèles : l'accroissement de la population et l'accroissement du bien-être — personne, je crois, ne contestant que l'ouvrier américain de 1925 est mieux partagé que le colon qui, il y a un siècle, défrichait le *far west*, en faisant le coup de feu contre les peaux rouges.

Et ce n'est pas qu'en Amérique qu'il en va de la sorte.

Si nous poussions nos investigations dans d'autres contrées à population clairsemée, comme l'Asie mineure, la Mésopotamie, la Sibérie, etc., nous y ferions les mêmes constatations.

Sans chercher si loin, nous pourrions nous contenter de considérer notre pays à deux époques différentes; comparons, par exemple, le chiffre de sa population et le degré général de bien-être de ses habitants en 1825 et en 1925; la population a doublé en l'espace d'un siècle, et le degré de bien-être a doublé aussi, pour l'ensemble de ses habitants et pour chaque catégorie sociale : la mendicité a presque disparu; les vieillards, les malades, les infirmes sont mieux soignés; les ouvriers ont plus que doublé leurs salaires (salaires réels) tout en diminuant la durée et en améliorant les autres conditions de leur travail; les revenus moyens ont grandi aussi, quoique moins rapidement; les hauts revenus ne se sont pas laissés rejoindre et quelques-uns ont même poussé des pointes vertigineuses vers les sommets de la richesse. C'est une ascension sur toute la ligne. Le bien-être s'est développé avec la population.

En Allemagne, c'est la même chose. Jamais la richesse n'a été plus abondante, pour chacun, qu'à l'époque du plus grand accroissement de la population, à la fin du XIX^e siècle; tellement que plus la population s'accroissait et plus l'émigration diminuait. Quand les Allemands prétendaient, pour légitimer leurs convoitises et pour couvrir leurs ambitions guerrières, que leur population était trop dense et qu'elle étouffait dans des frontières trop étroites, ils mentaient effrontément, comme de vrais et authentiques boches qu'ils étaient. Leur population de 68 millions d'habitants était plus au large, en 1914, qu'à l'époque où elle se chiffrait par 20 millions d'habitants. Et la preuve, encore une fois, en était fournie, par écrit et par eux-mêmes, tous les ans, dans les statistiques de leur émigration décroissante et de leurs revenus grandissants.

On pourrait élargir encore le champ d'observation, considérer de plus vastes espaces et de plus longues périodes : depuis les temps fabuleux où nos arrières ancêtres habitaient les cavernes ou les cités lacustres, jusqu'au jour d'aujourd'hui, où, sans passer pour riches, nos contemporains ont l'eau et l'électricité à tous les étages, la population et, avec elle, la prospérité et le bien-être n'ont cessé de croître. S'il y a, ça et là, des exceptions à ce parallélisme, elles sont accidentelles et éphémères.

Le raisonnement confirme et explique les constatations de l'expérience. L'activité humaine en matière économique est si féconde

1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* du 27 février 1925.

qu'il en résulte communément un accroissement de biens sur lequel le travailleur, individu ou peuple, peut prélever de quoi améliorer son existence et accumuler des moyens de production ultérieure; son bien-être grandit et son capital augmente. Et comme ce processus se poursuit et se renouvelle incessamment, chaque génération peut être à la fois plus nombreuse et plus large que la précédente.

Ainsi s'explique l'ascension constante des peuples industriels et laborieux.

III. — La Belgique et ses ressources.

Mais ici notre contradicteur revient à la charge : tout cela est vrai, nous dit-il, mais à une condition, à savoir que les autres éléments nécessaires à la production, notamment les ressources naturelles, ne fassent pas défaut. Or, dans le cas qui nous occupe particulièrement, celui de la Belgique à notre époque, cette condition manque : « Notre territoire ne peut pas nourrir sa population ni lui fournir les matières premières dont elle a besoin. » Ce qui l'amène à poser le principe suivant : « Une nation est riche dans la mesure où sa population est assez dense, assez courageuse et assez cultivée pour tirer parti de ses richesses naturelles. »

Combien il est difficile et scabreux de formuler un principe !

Voyons où celui-ci nous mènerait, s'il était vrai.

La Belgique devrait limiter sa population de telle sorte que son sol put nourrir ses habitants et les pourvoir des matières premières indispensables à ses industries.

Or, le sol de la Belgique ne produit qu'un quart du blé nécessaire pour notre ration quotidienne de pain, base de notre alimentation, et il ne produit pas même un grain de café dans le jus duquel nous sommes accoutumés, depuis notre tendre enfance, à tremper le dit pain.

Le sol belge ne livre qu'une insignifiante partie des minerais divers qu'absorbent nos industries métallurgiques.

Le sol belge ne produit pas un flocon de coton; très peu de bêtes à laine; peu de lin, de chanvre, de jute et d'autres matières textiles, à l'élaboration desquelles s'emploie tout un monde de filateurs, tisserands, blanchisseurs, teinturiers, drapiers, couturiers, etc.

Le sol belge ne produit pas de caoutchouc; il ne donne pas la dixième partie des bois utilisés dans les constructions ou employés à l'étañonnement des galeries de mines, à la fabrication du papier et à toutes les industries qui en dérivent.

Si donc la Belgique devait limiter sa population à la mesure de ses ressources naturelles en vivres et en matières premières, non seulement elle aurait atteint la limite du possible, mais elle devrait ramener le chiffre de ses habitants au quart de ce qu'il est ! Encore devrions-nous pour cela nous résigner à changer profondément notre manière de vivre.

* * *

Mais le principe est mal formulé.

Sans doute, les ressources naturelles sont indispensables à la production et à l'activité économique en général. Sans doute, les peuples qui les possèdent en abondance ont, de ce chef et toutes choses égales d'ailleurs, un avantage sur les autres.

Mais la *propriété* des ressources naturelles n'est nullement indispensable à l'activité économique ni au profit qu'on en retire.

L'ouvrier, l'artisan, le chef d'entreprises, le commerçant, l'entrepreneur de transport, l'affrèteur, le banquier, l'agent de change, etc., peuvent exercer des activités économiques souvent plus lucratives que celles des propriétaires de ressources naturelles. La plupart des grandes fortunes se sont bâties par des gens qui n'avaient que leur tête et leurs bras, et qui travaillaient avec et sur les biens d'autrui.

De même, des villes et des agglomérations manufacturières peuvent vivre et prospérer sans rien extraire de leur sol à elles. Il leur suffit d'élaborer, de transformer, de transporter, d'acheter et de vendre, ou simplement d'aider à acheter et à vendre toutes les choses que la nature produit ou recèle *ailleurs*.

De même, des pays entiers peuvent vivre et prospérer, au milieu d'autres pays, sans posséder de ressources naturelles.

Les Phéniciens, les Carthaginois, les Vénitiens, les Anversois, les Anglais, les Verviétois, les Hambourgeois, aussi bien que les Belges dans leur ensemble, se sont trouvés ou se trouvent encore logés à cette enseigne et, ma foi, ils n'ont pas eu ou n'ont pas à s'en plaindre.

D'ailleurs, le prétendu principe qu'on nous oppose oublie encore autre chose, c'est qu'un peuple, aussi bien qu'un particulier, peut posséder à l'étranger ce qu'il ne possède pas chez lui.

Quelle singulière conception et combien rétrograde que celle d'après laquelle un peuple serait dépourvu de tous les biens non compris dans son territoire. Nous possédions, avant la guerre, des biens pour plus de 3 milliards de francs-or rien qu'en Russie. Nous en avions un peu dans tous les pays du monde, et nous en acquerions tous les jours davantage. Nous avons recommencé depuis la guerre. Ces possibilités-là ne sont pas épuisées; elles peuvent s'étendre indéfiniment.

Enfin, la Belgique peut faire entrer en ligne de compte le Congo, qui, pour n'être pas de son territoire proprement dit, est cependant sous sa dépendance.

* * *

Ramener la population belge à la mesure de ses ressources naturelles équivaldrait à supprimer les trois quarts environ de cette population. Système absurde, sur lequel il est impossible d'établir notre politique économique à notre politique de la population.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher les moyens d'équilibrer les besoins du peuple belge et les possibilités d'y pourvoir.

Ces moyens, pour être moins simplistes, n'en sont pas moins connus, ni moins praticables. La mise en valeur du Congo en est un et on y travaille. L'épargne et la capitalisation, qui nous permettent d'acquérir des biens à l'étranger et d'accroître toujours l'outillage public et privé du pays, en est un autre pratiqué depuis longtemps. Le perfectionnement de nos méthodes de travail, de commerce, d'organisation industrielle en est un troisième et on n'a pas attendu jusqu'aujourd'hui pour y penser. L'extension de notre activité aux domaines où elle pourrait utilement s'employer en est un quatrième : la mise en valeur des terres incultes, l'exploitation des réserves minières à mesure des besoins, les transports maritimes, le commerce international, les industries difficiles et compliquées produisant les objets les plus affinés, l'aviation commerciale, etc., en sont d'autres. Il n'en manque pas !

Aucun de ces moyens n'est en opposition avec l'accroissement de la population belge — bien au contraire — et ils nous font entrevoir un temps où le minuscule territoire de la Belgique portera 14,000,000 de Belges dont chacun sera mieux pourvu et plus à l'aise que les 7,500,000 que nous sommes.

(A suivre.)

Val. FALLON, S. J.

L'Hôtellerie de Bacchus sans tête ⁽¹⁾

CHAPITRE IV.

De ce que vit un pauvre lépreux dans les fosses du Seigneur Evêque

Le lépreux fuyait dans la nuit qui était moins sombre que son âme et moins lourde que son cœur. Il fuyait à l'aveuglette, caché sous son manteau, comme une voile gonflée qui file sous le vent. Le jeune page le serrait de près, les bras tendus, les mains fébriles, pensant le voir s'abattre à chaque pas.

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits*, du 27 février 1925.

Banque L. SIMONON & C^{ie}

CAPITAL 6,000,000 FRs

BRUXELLES

24, RUE D'ARENBERG
TÉLÉPH. : 19,300 A 03

CORRESPONDANT A PARIS

L. SIMONON & C^{ie}
— 7, RUE SCRIBE, 7 —

—LIÈGE—

5, BOUL. D'AVROY, 5
TÉLÉPH. : 5535 A 40

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE CHANGE
GESTION DE PORTEFEUILLES ET RENSEIGNEMENTS FINANCIERS GRATUITS

COMPT DÉPOT A VUE, A 6 MOIS ET A 1 AN

COMPTE DE QUINZAINE

TAUX BONIFIÉ POUR LA QUINZAINE DU 12 AU 30 MARS

5.80 0/0

COMPTES CHÈQUES-POSTAUX

BRUXELLES N° 10,332 - LIÈGE N° 847,72

COMPTE A LA BANQUE NATIONALE

DEMANDEZ NOTRE

— CALENDRIER —

?

?

?

S.

T.

O.

P.

?

?

?

P. B. P. **PETIT-BEURRE
L'ARÉIN** P. B. P.

Action Catholique 79, Chaussée de Haecht
Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

Michel Swartenbroeckx

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

ORDRES DE BOURSE
RENSEIGNEMENTS FINANCIERS
DE PREMIER ORDRE
Circulaire privée gratuite sur demande

22, rue Royale (Parc), BRUXELLES

Téléphone
209.06

Adresse Télégraphique
Swartbourse-Bruxelles

Compte chèque postal
126.202

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63

OBJETS D'ART — PORCELAINES

CRISTAUX

VERRERIES D'ART

de
LALIQUE



Voyages Belges

36, boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en
auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la Revue Catholique.

Brasserie LEOPOLD

SOCIÉTÉ ANONYME



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 et 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117

Nos déclarations au fisc des matières premières employées :

1913		760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.	
1919		371.750 kilogs
1920		767.025 kilogs
1921		1.109.450 kilogs
1922		1.635.930 kilogs
1923		2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes, Accroissement considérable dus à nos bières de Qualité fine, Forte densité. Malt Fins. Houblons Fins.
Toute cette augmentation est due à une très forte demande de **NOS BIÈRES FINES** :

STOUT LÉOPOLD
Densité 7°5

LIBÉRATOR LÉOPOLD
(Munich) Densité 6°2

BOCK LÉOPOLD
(Pâte) Densité 5°2

La Concurrence par la Qualité.

Ils erraient au hasard à travers un dédale de vieux murs, longeaient des jardins interminables, tournaient autour de terrains vagues, se perdaient parmi des ruines d'aspect sinistre et grimaçant.

Lambert s'était vanté de savoir où il conduirait son maître; il n'en savait rien. Maintenant que tout bruit s'était tu derrière eux, qu'aucune lumière ne luisait, il se demandait s'il n'eût pas mieux valu s'exposer à tout autre danger qu'à cet affreux abandon.

Le remords aggravait ses peines quand il se rappelait son imprudence. Que n'avaient-ils campé en plein air, sur le champ de foire, près des autres pèlerins. Pourquoi s'être offert à la sottise curieuse de ces ivrognes? Il avait imaginé si différente leur entrée au pays du bienheureux Lazare. Ils devaient arriver là, inaperçus dans la foule, salués par les cloches, bercés par les cantiques. Ils auraient attendu l'heure du ciel, à l'abri d'un de ces grands porches qui sont les anti-chambres du bon Dieu. Et soudain, auraient éclaté les cris du *Te Deum*...

Le lépreux marchait toujours, d'un pas saccadé, machinal. On l'eût dit soutenu et poussé à la fois par une force invisible. Dès qu'un chemin montait devant lui, il le prenait, comme si guidé par un obscur instinct, il pensait retrouver, en gagnant la hauteur, le chemin des églises.

Enfin, rompus de fatigue, ils vinrent tomber dans l'herbe, au pied des remparts du châtel.

Un chœur de crapauds chantait ses nocturnes au fond des fossés de M. d'Autun. Une chouette, sur la courtine, hululait tristement. Du côté opposé aux fortifications, le glâcis descendait en pente rapide vers des profondeurs noyées d'ombre, où l'on entendait bruire une eau torrentueuse.

Sur le versant d'en face, des taches blanches, éparpillées à travers les bouquets d'arbres, luisaient à la pâle clarté de la nuit. C'étaient les monuments du polyandre antique : stèles, pyramides, cippes et mausolées, tombeaux millénaires sur lesquels s'acharnait la pioche des vivants et dont les restes s'effritaient, retournaient lentement à la poussière, comme les os de leurs vieux morts.

Le lépreux, immobile et raide, ne parlait plus, et Lambert, le cœur serré, écoutait son sourire rauque. Soudain, il fut pris d'un tremblement terrible et cria d'une voix étranglée :

— Es-tu là?

— Je suis là, je suis près de vous, mon maître, mon pauvre maître, répondait le jeune homme, sanglotant de compassion, d'énervement et de détresse.

— Mon enfant, tu es mon dernier ami, tu es le seul être qui me reste... Pourquoi sommes-nous venus ici?

— Nous sommes venus pour que vous guérissiez, Monsieur. N'avez-vous plus confiance en saint Lazare?

— Je n'ai plus confiance en rien. Oh! quelle vie aura été la mienne! Et c'est fini... Tu as vu cette jeune fille, Lambert?

— Quelle jeune fille, Monsieur?

— Celle de l'hôtellerie. Comme elle lui ressemblait...

— A qui ressemblait-elle, Monsieur?

— C'est vrai, tu étais si jeune. Tu ne peux pas te rappeler. Dis-moi donc, Lambert, ce que c'est que le bonheur.

— Je ne sais pas, mon maître. Je sais que maintenant je suis bien malheureux.

— Tu ne le seras pas longtemps. Je vais te débarrasser. Tu m'enterras demain.

— Oh! Monsieur, que vous ai-je fait? Ne m'aimez-vous donc plus pour me causer tant de peine? Mais non, mon maître, croyez-moi. Nous sommes à la porte de Mgr saint Lazare. Il n'osera pas vous abandonner. Il sait que la lèpre est un triste mal et que vous avez eu grand mérite à venir jusqu'à Autun. Quel beau miracle ce sera. N'êtes-vous pas un peu reposé? Pouvez-vous venir? Je vois les tours d'une porte, là-bas. Nous passerons, nous irons le plus près possible des saintes reliques.

Mais il essayait en vain de soulever cette masse rigide, et quelque habitué qu'il fût au voisinage du malheureux, il reculait, suffoqué par l'exécration pestilentielle.

— Reste près de moi, mon enfant, reste, ne me quitte pas, gémissait le lépreux. Aide-moi à confesser mes péchés. Je vais paraître devant Dieu.

Et comme l'autre ne protestait plus, mais se blottissait contre terre, frissonnant, croyant entendre des pas étouffés qui rôdaient sur l'herbe, autour d'eux :

— Lambert, je te demande à toi aussi pardon.

— Mon bon Seigneur, s'écria le jeune valet, j'ai grandi sous votre toit, vous m'avez élevé comme un père, je vous ai toujours vu vivre en homme d'honneur, qu'ai-je donc à vous pardonner? C'est moi qui vous ai fait tort. C'est ma mauvaise langue qui vous a conduit là. Si j'avais su me conduire dans cette hôtellerie, vous seriez au lit maintenant, vous auriez des soins. O mon Dieu, n'y a-t-il plus rien à faire? Ne trouverons-nous pas de secours? Vous aurais-je laissé mourir dans un fossé, comme un mendiant?

— Mon ami, j'en suis au point où le plus grand seigneur ne fait pas meilleure figure que le dernier des gueux. Ne regrette rien. Écoute-moi. Demain matin, tu reprendras mes chevaux à cette hôtellerie. Je te donne tout ce que j'ai. Emploie-le de ton mieux pour retourner chez nous. Mais tu trouveras, cousues sous ma selle, plusieurs pierres de grand prix. Fais-en don de ma part à l'église, en l'honneur de saint Lazare et pour remercier Dieu de ce qu'il m'a accordé de bon, en cette vie, avant de m'éprouver.

Le jeune homme, étouffé par ses larmes ne répondait rien. Ils restèrent longtemps, étendus l'un près de l'autre, en silence. Le lépreux, renversé la face contre le ciel, regardait les étoiles. Soudain, il murmura :

— Voilà le beau tapis à fleurs d'or sur lequel je ferai mon entrée.

— Maître, dit Lambert, je ne suis pas digne de vous suivre. Priez Dieu qu'il me pardonne mes sottises. Tout à l'heure encore, pendant que cette méchante femme criait, j'ai pris une brioche, avant de sortir, sur la table de l'auberge... Je l'ai encore toute chaude dans la poche.

Les yeux de l'agonisant s'étaient refermés. Il ne donnait plus signe de vie. Mais au bout d'une heure environ, un spasme le secoua, il étendit la main en tâtonnant et dit d'une voix lointaine :

— Mange la brioche, mon enfant, si tu as faim. Je te laisse de quoi la payer.

Lambert gisait anéanti. Grelottant à la fraîcheur des brumes qui envahissaient la hauteur, il s'était glissé machinalement sous le manteau de son maître, et il dormait, roulé en boule, comme un petit chien, entre ses jambes.

La nuit ténébreuse pesait sur la terre muette comme la pierre d'une tombe, quand, des profondeurs de l'espace et des profondeurs de son âme, le moribond entendit monter un grand cri. Et il semblait que rien, au ciel et sur la terre ne pouvait résister à cette voix, car elle était plus puissante que le mugissement des vagues en fureur et plus douce que le souffle d'une brise dans les feuilles. Elle disait : « Viens, viens à moi, sors, Sors de ce monde misérable et obscur. Viens apprendre ce qu'est le bonheur et voir la lumière dans ma lumière. »

Et comme si la voix toute-puissante eût fracassé la voûte de ténèbres, une longue fissure, à l'horizon, laissait couler un filet de clarté. Et l'âme du moribond luttait, battait de l'aile, pareille à l'oiseau perdu dans un souterrain fangeux, ou filtre un rayon de jour.

Tout à coup, il revint à lui. Une main se posait sur son épaule. Quelqu'un se penchait sur lui et demandait :

— Que faites-vous ici?

— Ce que je fais? dit le malheureux. J'attends la mort.

— D'où venez-vous?

— Du pays de Liège.

— Vous venez de bien loin pour mourir à Autun.
 — Vais-je donc mourir? demanda le lépreux avec angoisse.
 — Ne me le disiez-vous pas?
 — Monsieur, si vous avez quelque charité, invoquez pour moi le bienheureux Lazare.

— C'est moi-même, dit l'autre. Que me voulez-vous?
 Le lépreux le regarda, muet de stupeur, de joie et d'épouvante.

Une lumière étrange illuminait ce visage inconnu, blême comme un ciel d'où le soleil est parti, blême comme l'heure où le jour et la nuit se rencontrent, et l'on eût dit que, dans ces grands yeux profonds, toutes les ombres de la mort et tous les rayons de la vie se rejoignaient.

— Que me voulez-vous? répéta-t-il.

— Ce que je veux? dit le lépreux, avec une violence farouche. Que vous me guérissiez du mal qui me torture.

— Très bien, dit le saint. Quel mal voulez-vous à la place? Le lépreux baissa la tête.

— Je vous demande d'avoir pitié de moi, gémit-il.

— Si vous me demandiez le paradis, je prierais Dieu de vous le donner. Comptez-vous demeurer sur la terre sans souffrir.

— Qu'ai-je donc fait pour avoir tant souffert?

— Qui a péché, vous ou vos parents? Dieu le sait. Mais j'ai connu, de mon temps, un aveugle dont vous avez dû lire l'histoire et dont le Seigneur Jésus a dit lui-même qu'il n'avait été affligé de ce grand mal que pour manifester devant les hommes la gloire de Dieu. Vous déplaît-il tant de servir à manifester la gloire de Dieu?

Le lépreux ne répondit pas.

— Allons, continua le saint, vous étiez plus résigné tout à l'heure, quand vous aviez perdu tout espoir de vivre. Les hommes sont ainsi. Le ciel ne s'étonne pas de leurs révoltes... Mais je veux faire quelque chose pour vous. J'étais là, je vous ai entendu. Je sais que, ayant reçu beaucoup de mal de la main de Dieu, votre dernière pensée a été pour le bien qu'il vous a fait. Embrassez-moi.

Le lépreux se détournait, éperdu de honte à l'idée de souiller ce pur et beau visage. Il sentait comme un fer rouge lui tarauder les orbites et couvrait de ses deux mains tremblantes ses yeux purulents qui ne pouvaient pas pleurer.

— Embrassez-moi, répétait la vision. Par les saintes larmes que le Seigneur Jésus a versées sur ma pourriture, soyez délivré de vos souffrances.

Elle se pencha jusqu'à ses lèvres et, à ce contact ineffable, le moribond défaillit.

Toutes ses douleurs le lâchèrent à l'instant, comme des chiens qui veulent mordre un pauvre et que la voix impérieuse du maître abat sur place.

Et voilà que, aux ardeurs atroces dont sa moelle était consumée, succéda le doux bien-être de l'homme qui prend un bain, après un jour brûlant et que la rivière fraîche saisit à la cheville. Voilà qu'au lieu de l'horrible puanteur que dégageaient ses chairs putrides, il lui monta aux narines tout ce que les souffles du matin recueillent de suavité sur les fleurs qui s'éveillent...

Alors, par dessus les monts Autunois, jaillit un soleil triompha qui empourpra les cimes des forêts et emplît de lumière bouillonnante les vallons embrumés. Un voile rose glissa du haut du rempart sur l'herbe qui scintillait. Les vieux bastions renfrognés sourirent dans leur barbe de mousse.

A travers l'azur étincelant, toutes les cloches d'Autun lançaient leurs carillons. Et les fanfares des trompettes, saluant la vigile de Mgr saint Ladre, les suivaient à tire d'aile en plein ciel. Et les couleuvrines, gorgées de poudre, les pourchassaient de leurs aboiements rauques...

Lambert, ébloui, assourdi, cherchait à reprendre contact avec

le monde des vivants. Il aperçut le corps inerte, étendu à ses côtés, et demeura glacé d'horreur. Puis, se jetant sur lui avec un grand sanglot :

— Mon maître!... Mon pauvre maître est mort!

— Je suis guéri! cria l'autre, bondissant sur ses pieds. Saint Lazare vient de me guérir! Allons vite lui rendre grâces.

PAUL CAZIN.

(A suivre.)

Vers New-York

A bord du *Choseland*.

Cher Monsieur l'Abbé,

Sous l'abat-jour mordoré surplombant un des bureaux Louis XVI du *Choseland*, je vous envoie les notes hâtives que je compte griffonner au jour le jour.

Ainsi donc, Monsieur l'Abbé, vous m'avez induit à consigner les principaux incidents de ma traversée, comme vous imposâtes, il y a quelques mois, à M. le chanoine Halfants, la tâche de vous relater les péripéties de son voyage vers Jérusalem.

Vous misiez à coup sûr en demandant la collaboration de ce dernier; la conjonction de sa plume et de l'Orient devant nécessairement fleurir en ces billets vivants et lumineux dont vos lecteurs firent leurs délices pendant des semaines à leur petit déjeuner du dimanche.

Mais vous avez risqué gros, — et je vous en ai prévenu, — en renouvelant une expérience qui, avec moi, devient hasardeuse. Je me console néanmoins à l'idée que vous seul l'avez voulue et que vous seul serez responsable de son échec vis-à-vis des abonnés inscrits sur les innombrables fiches de vos grands casiers.

Suffit. Embarquons.

Par les hangars gracieusement ouverts aux courants d'air, nous arrivons au quai obstrué par la masse noire et blanche du *Choseland*, géant flegmatique accroché par quelques cordes au pavé anversois. Pas moyen qu'il se sauve sans traîner la ville derrière lui.

Sur le quai, à droite et à gauche, stagne le troupeau bariolé et ahuri des émigrants. Venus d'on ne sait où, pour aller on ne sait où, ils vont tenter leur dernière chance et courir peut-être à un ultime échec. Il en est de très jeunes et de lamentablement vieux, hommes et femmes. Figures abruties et fatiguées, indifférences de bêtes de somme. De-ci de-là le regard brillant de filles slaves au teint cireux : souliers vernis, bas blancs, robes voyantes, naïf et pitoyable bagage. Un filet rapiécé, un vieux sac de toile, une cafetière émaillée et un grand broc de grès, — tout le patrimoine de ceux pour qui un rien est une fortune. Immobiles derrière leur maigres baluchons alignés, impassibles en face de la Destinée, pensent-ils? Sont-ils lassés de penser? Ont-ils jamais pensé? Vers quel avenir roulent-elles, ces épaves qui s'éparpillent axx quatre vents du monde nouveau?

Ce premier spectacle n'est pas réjouissant.

Franchissons la passerelle, en quête de la cabine 210.

Il faut descendre. Descendons.

204. 206. 208. 210. Nous y voici. Deux fois deux couchettes superposées. Lit n° 2, au-dessus à gauche. Parfait. Pignon sur rue, ou plutôt, hublot sur mer. Très appréciable, le hublot, dans cette petite cage où l'on vit au condensé.

Réservant pour une autre occasion la relation du voyage autour de ma cabine et des réflexions qu'elle m'inspire, permettez-moi de vous ramener sur le pont où s'emmagasinent des passagers de tous types, escortés de porteurs, encombrés de valises, bourrés de « souvenirs ». Les Américains rentrent chez eux. D'autre part parents, « commissionnaires », amis, se croisent et se pourchassent dans un fourmillement incessant. Apostrophes masculines, gloussements féminins, embrassades et poignées de mains, bref toute la gamme des effusions d'usage sur lesquelles tombe la nuit.

Comme une caserne, le *Choseland* ferme ses accès à 10 heures. C'est que demain nous levons l'ancre à l'aube, et qu'il n'est pas d'usage de recueillir des retardataires à la nage.

Il fait noir. De faibles ampoules ocellent le pont-promenoir. Les vastes quais sont lugubres. L'Escaut roule des eaux tragiques, striées de traînées blafardes qui clignotent.

Je vais étrenner ma couchette, Monsieur l'abbé. Bonsoir.

* * *

Le lendemain.

J'ai le courage de me lever à 5 heures pour jouir du spectacle du départ.

J'ai mal commencé ma journée. Mon coéquipier de la couchette inférieure aussi. En me levant j'ai promené mon pied sur sa figure. Manque d'habitude, évidemment. Il aurait pu me mordre. Il ne l'a pas fait et s'est contenté de grogner. Je lui en sais gré. Je n'aurais guère aimé dormir dix nuits de suite avec un ennemi mortel sous la tête.

C'est donc à 5 heures du matin que la sirène lança son adieu profond par-dessus Anvers endormie. A ce signal un avorton de remorqueur, qui était certainement de connivence, tira de toutes ses forces sur le steamer qu'un séjour prolongé avait, je suppose, collé au quai. L'opération se fit sans accrocs. Dans la splendeur d'une aurore très classique (rose tendre), le *Choseland* s'ébranla.

D'autres vous écriraient un volume autour et alentour de ce départ. Ce n'est pas mon genre. Je me contenterai de vous dire les belles heures qui le suivirent et que je vécus à la proue du navire qui s'efforçait de fendre le fleuve en deux moitiés bien égales.

Sur les deux rives, de plantureuses prairies d'un vert engageant, de gentils petits moulins comme vous en avez vu sans doute sur des chromos hollandais, des vaches qui nous regardent passer comme si nous étions un vulgaire train, des mouettes au vol mou, pas de roulis ni de tangage, — seule la cadence sourde et puissante des deux hélices qui fonctionnent avec d'autant plus d'entrain qu'elles ignorent l'effort qu'on va leur imposer.

Pour la première fois je jette un regard sur la population du bateau, qui s'est levée peu à peu et vient prendre le frais. Il est difficile de recenser déjà et de cataloguer les différentes physiologies qui passent à ma portée. Trente-six échantillons d'humanité, et certains des moins réussis. Que cachent ces masques anguleux ou replets, ces profils bedonnants ou concaves, ces lunettes d'écaille?

Pendant que j'observe, le navire se dégage de l'étreinte ripuaire; le vent du large sussure dans les antennes de la T. S. F. L'horizon recule à tribord. Le *Choseland* navigue dans les eaux de la mer du Nord.

Il longe nos côtes, s'insinue dans la Manche, impassible et régulier.

La première soirée à bord est calme et froide. Les gens continuent à se dévisager d'un œil tors et soupçonneux... Il fait moche.

Et tandis que les chaudières ronronnent inlassablement et que les hélices s'acharnent à vouloir se visser dans les flots, nous allons nous calefeutrer dans nos logettes, comme des bijoux dans leur écrin.

Re-bonsoir, Monsieur l'abbé.

* * *

Dur réveil, Monsieur l'abbé, dur réveil. (Style Hoornaert.)

La pointe des Cornouailles nous fait danser. Et c'est une impression très subtile de se demander si c'est le plafond qui se balance au-dessus de notre couchette, ou le plancher qui bascule en dessous...

Bien qu'il soit relativement tard, les habitants de ma cabine font semblant de dormir profondément.

Ce n'est pas bien grave pourtant, et la mer s'assagit.

Le seuil de l'Atlantique est franchi, si j'ose dire.

Je songe invinciblement à Christophe Colomb. Conquistadors, caravelles et breakfast.

Promenade sur le pont. Découverte de têtes inédites. Beaucoup moins d'isolés. La contiguïté forcée crée quelques relations.

Au sixième tour de bateau que deux personnes font en sens inverse, elles esquissent un timide salut; au dixième, elles sourient;

au douzième, elles s'abordent; au vingtième, elles se sont toujours connues.

Deux passagers appuyés à deux mètres l'un de l'autre sur le bastingage, font semblant de s'apercevoir après s'être regardés pendant un quart d'heure. — *Fine weather to-day...* L'autre ne comprend pas. C'est un Polonais. Mais comme ils savent tous deux un peu de français, ils deviennent bons amis.

Bref, de tous côtés des contacts s'établissent. Aux repas les conversations s'animent. La température « sociale » s'élève de cinq degrés.

* * *

Trois jours sans rédiger de notes. Mea-culpa.

J'ai fait connaissance du bateau. J'ai visité la salle des machines et parlé à vingt passagers. J'en ai observé trois douzaines d'autres. Voulez-vous que je vous en présente quelques-uns?

Le bœuf Apis. Un Égyptien, naturellement. Il se dirait prince, qu'on le croirait. Mais il a le bon esprit de ne pas le dire. D'ailleurs il ne l'est pas. Il a fait des frasques en Égypte; il a un oncle en Amérique; il fera des frasques en Amérique.

Pauline. Très... moutarde. Nièce authentique, paraît-il, d'un authentique lord. Comme le bœuf Apis pourrait être prince, elle ne déçoit pas à s'entendre très bien avec lui. Après tout, leurs petites affaires ne nous regardent pas.

Quelques pasteurs qui se donnent pour mission de rendre la religion aimable aux dames.

Une suffragette antialcoolique. La femme complète avec le physique de l'emploi, et qui ne boit probablement que de l'eau de mer.

Fil de fer et pointe d'asperge. Elles ne sont pas sœurs. Elles ne se connaissent même pas. Mais je les unis sous le signe de la maigreur. Pas autrement intéressantes.

Quelques jeunes filles pas trop mal, — et d'autres. Genres très mêlés d'ailleurs du côté féminin: duègnes et actrices. Cela ne fait-il pas la plus amusante bigarrure?

Clifton. Un Américain ventru qu'on aurait pu prendre pour le roi du lard, et qui se borne à vendre des crayons à Boston. Un bout-en-train hors ligne. « Trois jours et je vous donne un monde » s'exclamait Colomb sur la route d'Amérique. Et Clifton de faire écho: « Trois jours et je vous donne un bal. »

On eut un bal, et même deux et trois.

Vous parlerais-je des danses, Monsieur l'abbé?

Non. Je vous entretiendrai plutôt de quelques autres agréments de route. Car, vous pensez bien que tout prend une importance dans ce microcosme qu'est un transatlantique. Il faut créer au dedans les distractions qui ne viennent pas du dehors, et se saisir de ces dernières avec d'autant plus d'empressement qu'elles sont rarissimes. Je vous les énumère, par ordre d'importance:

Un oiseau; des poissons volants; les marconigrammes quotidiens; un navire au large; des dauphins; un banc de méduses; c'est tout.

Quand on a à la fois un oiseau et un banc de méduses dans la journée, on peut la marquer d'un caillou blanc.

Et le reste du temps?

C'est simple: on parle des bancs de méduses et des dauphins qu'on a vus, — on discute de ceux qu'on verra. On taquine ceux qui prirent les dauphins pour des baleines et les poissons volants pour des mouettes.

Ce n'est pas tout. Il serait humiliant que des êtres intelligents et libres ne pussent autrement charmer leurs loisirs sur les *Choselands*. On conçoit que les animaux embarqués par le père Noé ne se fussent pas égayés outre mesure dans l'arche. Est-ce de leur faute s'ils ne connaissaient pas les gymkhanas, concerts et autres divertissements qui sévissent à bord des modernes S. S.?

Ils ignoraient le « shovel board », ce jeu passionnant qui consiste à pousser des palets dans des limites arbitraires. Ils n'avaient aucune idée de cet autre sport vertigineux qui consiste à se camper à trois mètres d'un bâton vertical vers lequel on lance d'innocents anneaux qui tombent régulièrement à côté, alors qu'il serait si facile de viser juste en se mettant au-dessus du piquet. Dans leur simplicité pré-évangélique, les animaux de l'arche ne connaissaient pas tous ces passe-temps. Noé lui-même n'en connaissait guère. Ce n'est que vers les derniers jours de son équipée qu'il chercha à se désennuyer en organisant un lâcher de pigeons. Mais c'est le seul trait sportif que la Bible nous rapporte à son actif.

Cette digression m'écarte du *Choseland*. Revenons-y.

Clifton organisa des gymkhanas. Le mot est probablement hindou. La chose est un pot-pourri de partout. C'est un ramassis de jeux dont tout le sel consiste à rendre malaisés des actes par eux-mêmes enfantins. Ce n'est rien d'enfiler une aiguille; la première petite couturière venue vous fait ça en un tournemain. Pourtant au cours d'une gymkhana (est-ce un mot féminin?), l'enfilage d'une aiguille devient une opération fort compliquée. Vous vous demandez comment c'est possible. Comme ceci : à l'une des extrémités du pont du navire vous placez six aiguilles en rang d'oignon. Par terre? Mais non, Monsieur l'abbé. Vous faites tenir chacune de ces aiguilles, délicatement, entre le pouce et l'index, par six passagères complaisantes qui les élèvent au niveau de leur menton. A l'autre extrémité du navire vous mettez six bouts de fil placés, eux, entre l'index et le pouce de six passagers audacieux. A un signal donné par un *starter* généralement obèse, les fils se ruent vers les aiguilles en une course folle. Et le fil gagnant sera celui qui, le premier aura traversé son chas. Ce qui arrive généralement, c'est que le fil tremble et que l'aiguille rit. Alors rien ne va plus, c'est-à-dire que tout va bien, car on s'amuse.

Non vraiment, Noé ne sait pas ce qu'il a perdu en n'organisant pas à bord le jeu de l'aiguille.

Et il en est tant d'autres que je ne finirais pas de vous les décrire.

Voici que sonne la cloche du dîner. Je me précipite à ce dernier jeu, le plus agréable de tous.

* * *

Nous avons passé hier soir le phare de Nantucket. Nous serons à New-York tantôt. Déjà les navires et les oiseaux ne sont plus une curiosité; par places la mer est maculée d'énormes taches de pétrole qui attestent la proximité de la *Standard Oil*. Le flot charrie des débris de tous genres : pailles et bois, pelures de fruits et paniers percés. La civilisation est proche.

Dans les cabines exigües qu'on commençait à apprécier, on boucle les dernières valises. Le pont est agité d'un va-et-vient incessant. Les jumelles scrutent les lointains.

On arrive. Voici que dans la brume s'estompent des profils étranges. A droite se découpe dans le ciel la silhouette inattendue des sky scrapers; à gauche la statue de la Liberté, d'un geste jamais lassé, vous exhibe une torche de bronze qu'elle brandit comme pour héler un taxi.

C'est New-York et je dois vous quitter : les agents de l'immigration viennent s'enquérir si je suis anarchiste ou polygame.

Respectueusement vôtre,

Adolphin Pinoche.

P. C. C. Ch. du Bus de Warnaffe.

Chez les Tchèques

1. De Bruxelles à Prague. Le plateau de Bohême.

Pour se rendre de Bruxelles au tombeau des saints Cyrille et Méthode, tout là-bas en Moravie, la voie la plus rapide passe par Liège et Cologne; elle remonte le Rhin jusqu'à Mayence, traverse Wurzburg et Nuremberg et franchit la frontière.

« Près de la vieille Egra, dans la Bohême noire ».

Franchement non! N'en déplaise aux mânes du bon François Coppée, rien n'est sombre autour de nous. C'est dans le moutonnement ensoleillé des collines vertes que nous découvrons Eger ou Egra, ville blanche aux toits rouges, tel un joyau serti dans l'émeraude. Les bouquets de sapins, qui créent les hauteurs, soulignent de leur teinte plus sombre l'indéfinissable sourire de la plaine tchèque. Plus loin, des cabanes en planches jaune-clair se blottissent, nombreuses, autour d'une modeste maison blanche, que son clocheton grêle ferait prendre pour l'école du village. Assise à l'écart et plus près de la voie ferrée, voici la demeure d'un bûcheron. De toutes parts, le toit déborde largement pour reposer sur des ais de sapin qui forment l'armature

d'un treillage. Et de la base au sommet, dans l'espace libre, entre les parois de planches et le clayonnage, s'élève l'amoncellement régulier d'un triple matelas de fagots. L'hiver, ils défendent le « roufle » contre la bise, en attendant que le bûcheron les vende aux hôteliers de Karlovy Vary (Carlsbad). Un vieux, en bottes hautes, le bonnet de coton sur l'oreille, houe son maigre arpent de terrain. Des femmes nous regardent passer : des jeunes, des vieilles, le visage anguleux, toutes minables, la tête encapuchonnée de toile grise. La jupe large, chiffonnée comme un torchon, s'arrête aux genoux et laisse à découvert, hâlés par le soleil jambes, nues et pieds déchaux. Sur le dos, l'inséparable hotte des femmes tchèques et surtout des moraves complètent l'accoutrement de ces pauvres campagnardes. Dans un autre groupe tout pareil, quelques turbans rouges à filets blancs, fièrement campés sur des torsades de cheveux noirs à peine entrevues, rehaussent l'ensemble d'un rien de coquetterie féminine, tandis qu'un peu de candeur inattendue fleurit aux bords des lèvres des rieuses gitanes.

D'Eger, où fut assassiné Wallenstein, le train file vers Karlovy Vary, dont les thermes alcalins ont une réputation mondiale. Nous traversons Mariánské Lázně, la blanche (Marienbad), aux sources multiples chargées de fer et des sels les plus variés.

Les villages en bois sont dépassés; la campagne est plus riche. Les champs de céréales se détachent au milieu d'un encadrement de gazon. Les bourgades blanches aux toits rouges défilent aux flancs des collines. Et voici que nous suivons une vallée qui appartient sans doute à la Bohême noire. Le train serpente entre deux chaînes de collines boisées. Dans le fond, coule une eau noire crêtée d'écume, la Vltava. Sur le miroir sombre des flots défilent des reflets verdâtres et des lambeaux de ciel. Des chêneteaux et des buissons de robinia se penchent sur les eaux. Dans le paysage sombre passe une anse ensoleillée, où des centaines de canetons font frémir l'immaculée candeur de leurs ailes, dans les derniers rayons du soleil couchant. Puis c'est Pilsen (allemand : Pilsen), dont la bière est célèbre, Pilsen, avec sa gare monumentale toute fleurie de pélargoniums, avec ses quartiers riches ses faubourgs ouvriers, ses vieilles maisons que nous aimerions d'admirer plus à l'aise. Mais le train file et le voici qui s'engage dans un étroit couloir entre deux massifs rocheux. Quarante kilomètres plus loin, il débouche dans un cirque de montagnes et s'arrête à Praha, la capitale; Prague où l'histoire tchèque est gravée dans la pierre, depuis les vieux quartiers, dont l'aspect romantique évoque les cités médiévales, jusqu'aux splendeurs du Hradcany, qui fut la résidence des rois de Bohême et n'est plus que la demeure qu'un éphémère président de République. Je disposais d'une journée pour visiter la ville. C'est très insuffisant. Après un proscynème au célèbre Enfant Jésus, je fus voir quelques églises : splendeur et décadence. Je ne dis rien de la cathédrale Saint-Guy, qui appartient à l'art gothique et vaut qu'on s'y arrête. Mais ailleurs, des richesses sans nombre, amoncélées sans art dans des édifices de la Renaissance, témoignent d'un suprême mauvais goût. Au centre de la cité, c'est le délabrement sordide d'une église qui fut riche et pourrait, à bon compte, redevenir belle. Partout se dresse la statue de Saint-Jean Népomucène dont Prague garde la langue. Mais à toute heure du jour les églises sont désertes et la vie chrétienne paraît absente.

* * *

2. En plein Orient.

Je ne sais quel ambassadeur du temps des Habsbourg disait que l'Orient commence à Vienne entre les gares de l'Est et de l'Ouest. Mon Dieu! j'ai vu Vienne et navigué sur son Danube. Et ce brave diplomate était par trop modeste; l'Orient commence à la frontière occidentale de la Tchécoslovaquie. Les gitanes bronzées aux turbans rouges que nous avons rencontrés aux environs de Karlovy Vary sont bien des Levantines. L'intérieur où je pénétrai, un matin, près d'Uherské Hradisté, me fit rêver que j'étais en Asie. Je portais quelques cartes à la boîte aux lettres. Un jeune homme m'aborde; vous échangeons quelques mots. Je lui montre les adresses libellées en tchèque. « C'est tout à fait correct; mais l'affranchissement est, je crois, insuffisant, me dit-il. Informez-vous au bureau de poste; je vous y conduirai. » — Ce jeune homme m'intéressait, à me parler de son pays. Je me laissai faire. La bourgade, grossie de plusieurs milliers d'habitants, est composée de vieilles masures sans étage; quelques-unes sont plus cossues, mais également basses. Le « bureau » est installé dans une bicoque très vieille et quelconque. Nous nous engageons dans un étroit couloir tortueux au pavement vallonné. Un huis entr'ouvert laisse apercevoir le poêle haut, sur lequel sont huchés des enfants qui achèvent leur grasse matinée : il est neuf heures. Nous butons contre un escalier branlant, dont les quelques marches sont bien vite escaladées. Une femme est à l'entrée du grenier, sous le toit bas. Nous sommes au « bureau ». « A quelle heure s'ouvre le guichet, Madame? » — A huit heures, pour servir votre Seigneurie — Pourriez-vous me dire quel est le tarif des correspondances avec l'étranger? — Mon Dieu! le percepteur, mon mari, est allé faire sa petite promenade de chaque matin, et je ne sais pas; on ne nous demande jamais pareille chose — Et précisément, voici le fonctionnaire qui rentre, coiffé d'un fez. Il s'incline, souriant, et je crois

ODEOLA

MAGASINS DE VENTE :
14, RUE D'ARENBERG, BRUXELLES

TÉLÉPHONE B 28.586



Est un ensemble
merveilleux
qui
réunit les qualités
les plus précieuses
auxquelles
on ait pu atteindre
en fait d'appareils
pneumatiques.

Il est incomparable
par
sa construction
et
par son rendement
artistique.



LE GLOBE

A. DE STAERCKE
3, AVENUE LOUISE, 3
BRUXELLES

Pour faciliter le transfert d'argent
nous émettons le
GLOBE - TICKET - HOTEL
vous assurant
des séjours dans les meilleurs hôtels
aux tarifs ordinaires de ces hôtels.
Renseignements et Tarifs d'hôtels
en nos bureaux.

VOYAGES DE NOCES
PARTICULIERS ET POUR GROUPES

Organisation à forfait de 1^{er} ordre
L'Algérie — L'Italie
La Côte d'Azur

Simonet Deanscutter
Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

GRANDS PRIX
Lige - 1905.
Bruxelles 1910.
Gara 1913.

72 Rue Couderberg
(M^o de la Cour)
Bruxelles

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES

ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Assortiment le plus complet en Belgique chez

W. H. Smith & Son

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE
DE LA LANGUE ANGLAISE

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPÉCIALISTES EN GRAVURES

78, rue du Marché-aux-Herbes, BRUXELLES

TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTION

J^N & J^H TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE :

TÉLÉPHONE : 324.96

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

DEUX PÈLERINAGES

Spécialement organisés pour les abonnés et amis de LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

du 8 au 22
avril

ROME

du 8 au 22
septembre

Les 2 voyages se font sous la conduite du bureau de Tourisme « Le Globe », 3, avenue Louise, à Bruxelles.

GROUPES DE 25 PERSONNES

Les deux voyages ont été combinés de façon à offrir aux abonnés et amis de la REVUE tous les avantages (réduction, organisation, etc.) qu'offrent les grands départs tout en conservant aux groupes un caractère d'intimité.

Itinéraire :

- 1^{er} jour : Départ de Bruxelles dans la soirée pour Bâle, Dîner en W.-R. (premier service du bureau).
 2^e jour : Départ pour Milan par la magnifique ligne du Simplon. Arrêt et visite des Iles Borromées. Arrivée à Milan dans la soirée. Départ pour Rome. (Le trajet de Milan à Rome peut se faire en W.-L. moyennant un supplément de 86 Lires).
 3^e jour : Le matin arrivée à Rome.
 4-5-6-7-8^e jours : Séjour à Rome.
 8^e jour : Départ pour Assise. Visite. Départ dans la soirée pour Florence. Logement.
 9^e jour : Séjour à Florence.
 10^e jour : Départ dans l'après-midi pour Milan. Logement.
 11^e jour : Matinée à Milan. Départ pour Côme. En bateau à Bellagio.
 12^e jour : Séjour à Bellagio.
 13^e jour : En bateau de Menagio et Lugano.
 14^e jour : Le matin départ pour Lucerne. Déjeuner-fourchette et dîner à Lucerne. Départ pour Bâle et Bruxelles.
 15^e jour : Dans la matinée arrivée à Bruxelles, Le petit déjeuner en W.-R. est le dernier service du bureau.

Prix par personne :

- 2,050 francs belges, avec billets de chemin de fer deuxième classe, repas en W.-R. et hôtels de 1^{er} ordre.
 1,885 francs belges, avec hôtels de premier ordre sur tout le parcours, pensions de famille à Rome, repas en W.-R.

Pour les INSCRIPTIONS : Envoyer son adhésion à La Revue Catholique des idées et des faits, 11, boulevard Bischoffsheim, et verser un acompte de cent francs au compte chèque postal n° 45,472 de M. De Staercke (voyages Le Globe) à Bruxelles, 3, avenue Louise, en inscrivant au talon de chèque son adresse, le genre d'hôtel et de chambre qu'on désire et en indiquant les dates du départ choisi. Sans l'acompte, l'inscription n'est pas valable.

Le prix total du voyage doit être versé au même compte chèque-postal respectivement avant le 8 mars et le 8 août.

En cas de désistement les versements sont remboursés moyennant retenue de 5 % pour frais.

En cas de désistement trop tardif, les hôteliers de Rome exigent comme dédommagement, un tiers de la valeur du séjour commandé. Au cas échéant, cette somme viendrait s'ajouter à la retenue des 5 %. Les billets pourront être cédés en nous avisant des changements de noms.

Le PROGRAMME détaillé du voyage sera transmis aux participants, ainsi que leurs adresses d'Hôtels, quelques jours avant le départ. Les hôteliers prient les pèlerins de choisir des chambres à deux lits ou à grand lit, dans la mesure la plus large possible, le nombre de chambres à un lit étant très restreint. Avoir soin d'indiquer l'arrangement choisi dès le moment de l'inscription.

BAGAGES : Prendre le moins de bagages possible.

PASSEPORT : La carte du pèlerin dispense du passeport en Italie. Pour l'obtenir, demander au commissariat de police, un certificat d'identification avec un portrait récent. L'envoyer au bureau de tourisme Le Globe qui fera le nécessaire pour y faire imprimer le sceau du Comité. Y ajouter un second portrait et une lettre de son curé attestant que l'on fait pèlerinage à Rome en vue du jubilé.

Cette carte de pèlerin sera remise en même temps que les billets de chemin de fer et d'hôtels, quelques jours avant le départ. L'Agence se charge de fournir un passeport collectif pour le passage en Suisse.

Toilette exigée pour l'Audience Pontificale : Messieurs en vêtement sombre; Dame : Robe noire ou blanche montante, manches longues, mantille noire ou blanche.

Les dispenses nécessaires seront demandées pour la durée du séjour à Rome.

A ces prix il y a lieu d'ajouter la somme de 30 francs pour la « Tessera » et la « Carte du Pèlerin » nécessaires aux voyageurs.

Toute personne désireuse de former un groupe de pèlerins à autre date peut s'adresser au bureau de La revue catholique des idées et des faits.

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

— ENTREPRISE GÉNÉRALE —
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

que je vais entendre tomber de ses lèvres le souhait de bienvenue coutumier des Arabes : « Bêthi, bethak » (Ma maison, c'est ta maison). Je répète ma question. « Est-ce qu'il sait, lui? Qui peut correspondre avec l'étranger, dans les campagnes tchèques. Finalement, après quelques explications, on convient que mes cartes sont probablement conformes au tarif. Plus loin, on les taxera quand même; mais pourquoi en voudrais-je au brave percepteur? sa promenade matinale ne peut rien lui révéler au sujet de ces insolites correspondances!

Prague aussi c'est l'Orient. Rien ne m'a surpris davantage, à la gare et dans les rues, que la multitude des inscriptions tchèques. Le tchèque, c'est du slave. A la descente du train, on cherche, sous le hall, quelque indication en français, en anglais ou en allemand. Pour s'orienter rien que du tchèque. — « Je reviens d'Asie », me disait, avant la guerre, un ami qui avait séjourné quatre années dans la double monarchie et n'avait pas dépassé Innsbruck. Que dirait-il aujourd'hui à ma place? Avant la guerre, l'allemand régnait en maître dans l'ancienne Autriche. Aujourd'hui, à Prague, rien que du tchèque; ils en ont mis partout; les devantures des magasins, les enseignes, les vitrines, les façades des maisons particulières en sont barriolées. Par exception mon hôtel porte un nom français *Hôtel impérial*. Au cours de mes promenades, je finis par découvrir encore une autre enseigne française et une anglaise. Mais je crois bien que cela représente tout le français et tout l'anglais de Prague. Entrez, le soir, dans quelque grand café du centre. Vous ignorez le slave. La précaution peut être bonne de ne pas vous exprimer d'abord en parler teuton. Employez la langue de votre choix, le français ou l'anglais. On vous répond en tchèque — c'est écrit — et vous regrettez de ne pas comprendre. Peut-être pataugera-t-on ensuite dans un français ou un anglais qui vous paraîtra moins intelligible encore. Hasardez alors, comme à regret, quelques mots d'allemand; la glace est rompue; les apparences sont sauvées; on se comprend sans effort. Écoutez autour de vous discourir les gens du pays; ils s'abordent en tchèque et prennent congé de même; mais la conversation vraie et suivie se tient en allemand. Le tchèque, on le parle à bâtons rompus. Rien n'est plus commode, et c'est, paraît-il, très patriotique.

Le Tchécoslovaque, comme l'Autrichien propre, aime le faste, les couleurs, le bruit. Il est très fier de vous dire que le Président de la République occupe le palais des anciens rois de Bohême. Le comte de R..., un diplomate qui connaît à fond la macédoine des nationalités établies depuis le Tyrol jusqu'aux Balkans, m'assurait qu'on perd ici beaucoup de l'estime publique à vouloir réduire son train de vie. Pour conquérir un certain prestige, il ne faut rien prendre trop au sérieux. Invitez des amis à une bonne table et surtout fréquentez les bals et les théâtres; vous êtes posé. Après cela, votre nationalité ne présente plus qu'un intérêt secondaire en Tchécoslovaquie; en Autriche propre, elle est de nulle importance. A Prague, l'Allemand évoque des souvenirs pénibles et suscite certaines appréhensions pour l'avenir; mais on sait qu'il faudra quelque jour faire ménage à deux et on se résigne à l'inévitable. A ce peuple, il faut des fonctionnaires aux riches uniformes, des galons, des lisérés rouges, des colifichets de tous genres et des séminaristes à ceinture de pourpre.

Le Tchéque aime le bruit, sauf le vrombissement des obus et le sifflement des balles. Mais pourtant, pour défendre un idéal de justice? — Oh mon Dieu! que lui importe les idées? car, n'était le slavisme, peut-on mourir pour une idée? Un soir, devant la Basilique de Velehrad, un Tchéque très instruit me raconta, à sa manière, la révolution de 1918. Rien de plus simple et de plus significatif. L'empereur Charles comprit trop tard qu'il fallait reconquérir la sympathie du peuple que les fautes persévérantes de l'incorrigible pantin de François-Joseph avaient réussi à aliéner tout à fait. Accompagné d'un savant religieux, le R. P. S... S. V. D., il vint en Moravie haranguer et faire conjurer le peuple. Des sourires ironiques furent la réponse. Ni une clameur, ni un applaudissement, ni un geste, rien que le mépris du silence! Le soir, comme de coutume, on s'endormit tranquillement sous l'aigle double, et, le lendemain, on se réveilla en république tchécoslovaque. Nulle goutte de sang n'avait été versée. Chez les alliés qui lui ont fait la guerre, les malheurs du dernier monarque d'Autriche-Hongrie ont ému de compassion profonde tous les cœurs droits; ici, chez ce peuple, qui fut son peuple et qu'il aimait, la pitié ne trouve nul écho. « Ses malheurs », m'assure mon interlocuteur, « nous laissent complètement indifférents. — Le peuple tchèque est là.

C'est en Moravie, aux environs d'Ukerské-Hradisté, m'avait-on dit souvent, qu'il faut admirer les élégances archaïques du costume national. Depuis huit jours, je parcourais la région, sans rien retrouver des grâces d'autrefois, entrevues sur les versants des monts de Bohême. Les représentants des modes antiques ne pouvaient être ces quelques paysans mal vêtus et haut bottés, coiffés d'un bonnet conique en astrakan défraîchi, ni ces rares femmes chaussées de même sous leurs jupes de baladines, voilées d'un mouchoir grisâtre et la hotte au dos. D'ailleurs, à peu d'exceptions près, les campagnards étaient pieds nus. J'ai déjà dit que les paysannes vont nu-jambes. De guerre lasse, je m'étais résigné à croire que le costume national

avait disparu depuis peu, lorsqu'un samedi vers midi, je croisai, dans les allées d'une sorte de petit bois de la Cambre, un groupe de jeunes filles rieuses et si joliment attifées que je me refusai à les prendre pour des Tchécoslovaques. — « D'où viennent ces pimpantes bayadères? » dis-je à un ami de là-bas. — « Ni bayadères des Indes, ni aimées d'Égypte », me répondit-il; « ce sont d'honnêtes filles de quelque village voisin qui descendent passer le dimanche à Velehrad. Vous en verrez bien d'autres. » Et ce fut vrai. Nous venions de rencontrer l'avant-garde de longues et rutilantes théories qui, de tous les points de l'horizon, confluent vers le tombeau des saints Cyrille et Méthode. A la tombée du jour, nous vîmes descendre, vers la bourgade, l'ardente bigarrure de longs chariots surchargés de paysans en habits de fête, entre leurs ridelles d'osier tresé, par terre mouvant aux fleurs géantes. Nous les retrouvâmes, le lendemain, devant la basilique. Jeunes filles et femmes de tous âges portent des robes très courtes qui se gonflent en cercles larges au-dessus des genoux. Deux ou trois vieilles sont bottées jusqu'à la jupe; les autres sont chaussées de hauts brodequins dont le bord supérieur est rehaussé de festons et d'entrelacs ourlés de rouge. De la chaussure émergent d'honnêtes bas en grosse laine blanche à mailles serrées et brodés au crochet. Puis c'est la jupe de soie aux plis fins et très denses, qui serre la taille et s'évase. Un tablier la recouvre presque entièrement, chef-d'œuvre de broderie où s'harmonisent, au gré de la fantaisie féminine, toutes les nuances de la rose, et les teintes du myosotis, de la violette et du bouton d'or. Le corsage a la même opulence. Quelques jeunes filles ont au front un léger diadème de fleurs rouges. La plupart ont le chef voilé d'un fichu blanc ou orange, qui descend en pointe, sur le dos, jusqu'à la taille. Parfois les manches sont toutes blanches et si bouffantes que leurs rotundités juxtaposées évoquent nécessairement l'idée de sacs de farine qui viendraient de glisser des épaules sur les bras. Et pour compléter cet accoutrement dominical, il y a la hotte, l'inséparable hotte, mais la hotte en toilette de fête, et voilée d'un drap blanc brodé. Mais à quoi peut servir en toutes occasions, cet appendice dorsal? Mon Dieu, à tous les usages. Aux champs, on y jette, par-dessus l'épaule, les mauvaises herbes qu'on défacine ou les pommes de terre qu'on récolte. C'est un berceau portatif, on y met dormir les mioches; c'est un panier à provisions, on y dépose les marchandises achetées chez l'épicier; c'est une armoire à destinations diverses; lorsqu'on se rend à Velehrad ou ailleurs, on y entasse des vivres pour le voyage et des couvertures pour la nuit. C'est que les pèlerins prennent leur gîte à la belle étoile, le long des maisons ou sous les chariots, au pied des platanes qu'ombragent la place publique. A l'arrivée, on laisse son petit bagage à la place choisie. On fait ainsi valoir le droit du premier occupant. Et après les premières dévotions et les confessions à la basilique, les pèlerins s'en vont flâner un peu par les rues et les sentiers, assurés qu'ils retrouveront, le soir, leurs lits et leurs provisions intactes à la place choisie. Mais dès l'aube du lendemain, toutes ces femmes sont à l'église, la hotte au dos, les genoux sur la pierre nue, à côté des bancs vides; elles entendent autant de messes qu'il s'en dit. Puis c'est un défilé sur la place où hommes et femmes, rangés par quatre de front, marchent au pas, au son des fanfares et des cantiques. Et l'on regagne son landerneau là-bas derrière les collines qui cerclent l'horizon. Et la scène se renouvelle tous les dimanches que Dieu donne, à toutes les fêtes de la Vierge, à toutes les solennités de l'Église.

Le costume des hommes n'a rien à envier à la coquetterie féminine; bottes hautes, culottes bleues ou blanches entièrement brodées de rouge; deux ceintures de cuir rehaussées de multiples œillets en laiton se croisent, lâches, sur le ventre, et soutiennent deux longues bandes de soie bleues et blanches qui ondoient jusqu'au sol entre les jambes.

Le veston vert, très court et chamarré de jaune et de rouge ne se boutonne pas; il laisse apercevoir, à la ceinture et sur la poitrine, la chemise festonnée d'ardentes couleurs. Sur le dos, à la hauteur des épaules, trois énormes glands aux franges multicolores rythment de leur ballonnement régulier la cadence de la marche. Parfois le veston est sans manches et, aux épaules, la toile en émerge en deux larges tuyaux dont les parements rouges entourent les poignets et font songer à une aube d'évêque. Un petit bonnet bicorne de même style et d'égale rutilance achève l'accoutrement.

Un matin que cette foule, diaprée comme un parterre de bégonias géants aux mille variétés, se masse autour de l'autel où se déploie le faste inoubliable d'une consécration épiscopale en rite gréco-slave, je dis à un confrère en orientalisme, le R. P. de H... : « Nous sommes vraiment au seuil de l'Orient. » — « Non, me répond-il, nous sommes en plein Orient. » Il faut voir ces costumes aux tons chauds, où rien n'est fripé; il faut les voir, sous le soleil de midi, lorsqu'en flots denses le peuple s'écoule après l'office et comme, à côté, paraissent de piètres haillons, aux couleurs indécises et sales, les chefs-d'œuvre des couturiers du jour, mannequins sans âme, égarés dans la foule qui prie (1).

LUCIEN DELPORTE.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'impératrice Charlotte

L'attention publique a été ramenée, en ces derniers jours, sur l'infortunée princesse, par la publication que vient de faire, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la comtesse de Reinach Foussemagne, de quelques lettres inédites de l'impératrice Charlotte. Adressées à sa grand'mère, la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe, à la comtesse d'Hulst, dame d'honneur des princesses d'Orléans, mère de Mgr d'Hulst, qui avait veillé sur l'éducation de Charlotte, à la comtesse de Grünne, son amie de jeunesse, la mère du général désormais dom Dominique O. S. B., ces lettres qui s'échelonnent entre les années 1864 et 1869 sont du plus captivant intérêt. Choies avec discernement parmi les centaines que possède l'éditrice, elles jettent un jour très vif sur le caractère de Charlotte, révèlent l'étendue du rôle, trop peu aperçu par les historiens qu'elle a joué dans l'aventure mexicaine et ajoutent encore, semble-t-il, à l'horreur de la catastrophe finale.

Mystère de la destinée! Fille de roi, de Léopold le Sage, mariée à dix-huit ans à l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur François-Joseph, jeune, belle, supérieurement intelligente, ardente, passionnée, ambitieuse, avec quelle fièvre d'enthousiasme et quelles radieuses espérances elle part, le 14 avril 1864, à la conquête de l'empire du Mexique!

Moins de cinq ans après, la révolution juariste renverse son trône fragile, Maximilien est fusillé à Queretaro et Charlotte, cette Ophélie qui attend son Shakespeare, a-t-on dit, est en proie à la démence. Retirée à Meysse, au château de Bouchout, depuis l'incendie de Tervueren, elle compte quatre-vingt-cinq ans et, en voici cinquante-sept qu'elle erre, ombre infortunée, dans la nuit de ses pensées, de plus en plus rarement interrompue par des intervalles de lucidité!

La malheureuse ne fut pas précipitée d'un seul coup dans le gouffre de la folie. Il semble bien que sa raison vacilla, pour la première fois, le 19 août 1866, à la suite de la terrible entrevue du *Grand-Hôtel*, où Napoléon III lui signifia son arrêt irrévocable de lâcher le Mexique, n'ayant plus à lui donner « ni un duc ni un homme ».

Charlotte, débarquée à Paris, à la gare d'Orléans, n'y trouva personne pour la recevoir et dut prendre un simple fiacre pour gagner le *Grand-Hôtel*. Absorbé par les embarras politiques où le plongeait Sadowa, cette première défaite du Second empire, torturé par la gravelle, Napoléon III aurait voulu éconduire la sollicitieuse importune. Il n'y réussit pas. Il dut l'entendre, et elle parlait admirablement, elle plaïda sa cause avec l'éloquence d'une femme de cœur et l'autorité d'une femme d'État. Elle mit sous les yeux de l'Empereur ses lettres où il avait promis à Maximilien de ne pas l'abandonner. Elle le pressa, l'adjura au nom de l'honneur, elle lui représenta qu'il tenait dans ses mains les destinées du Mexique, elle lui dépeignit, en traits de flamme, l'œuvre de régénération morale, sociale, économique en train de s'accomplir aux applaudissements de toute la partie saine de la population mexicaine, et qui serait irrémédiablement perdue si Napoléon, infidèle à sa parole, retirait l'appui de ses troupes en face de la révolution menaçante.

Sa parole avait un tel prestige, une si communicative puissance que Fould, après l'avoir entendue pendant deux heures, se sentant sous le charme et comme à demi-conquis, déguisa sous une gracieuse flatterie, selon l'heureux mot de P. de la Gorce, le refus qu'il était contraint de formuler : « Que Votre Majesté me permette de me retirer, car elle finirait par me faire oublier que, comme ministre des Finances, je ne dois pas partager sa manière de voir sur l'opportunité de prolonger l'occupation. »

Napoléon s'en tirait autrement : à ce torrent d'éloquence, il

opposait le barrage du plus déconcertant mutisme. Ainsi en usa-t-il à Saint-Cloud avant d'écraser la malheureuse par l'inexorable ultimatum de l'entrevue du *Grand-Hôtel*. C'est alors qu'elle ressentit le premier choc, comme le prouvent ses lettres à Maximilien récemment publiées par le comte Corti dans son ouvrage : *Maximilian und Charlotte von Mexico*, et dans lesquelles, entre autres égarements de son imagination, elle voit dans Napoléon l'incarnation de Satan. Mais, curieuse observation faite par la comtesse de Reinach, c'est uniquement alors dans ses lettres à Maximilien, quand elle est sous la domination obsédante de l'idée fixe, que se révèlent des signes d'aberration, et rien d'anormal ne s'observe dans les communications à ses correspondantes ordinaires. Voici même sous sa plume, dans une lettre à la comtesse de Grünne, une admirable formule de courageuse résignation : « Dans tous les cas, j'ai fait mon devoir, l'Empereur restera fidèle au sien, et Dieu nous protégera ou nous fera connaître sa volonté. »

Cependant à Miramar, dans cette superbe résidence qu'elle avait habitée avec Maximilien avant leur départ pour le Mexique, et où elle revint après sa mission infructueuse de Paris, la maladie mentale dont nous avons constaté les prodromes se trahit par des symptômes extérieurs, passagers du reste. On dirait que le mal chemine sournoisement dans le cerveau avant de l'envahir tout à fait et de s'y installer à demeure. Précipitée du faite de son ambition et réduite à l'unique solution possible, l'abdication, le moment vint où acculée, vaincue, elle sentit tomber l'énergie surhumaine qu'elle avait déployée jusqu'alors et lui faisait surmonter tous les obstacles, braver toutes les fatigues. Dans l'étourdissement de la chute, comme dans un affreux vertige, la raison sombra, cette fière intelligence, capable de s'élever aux plus hautes conceptions, avait perdu l'équilibre.

Par une triste ironie des choses, c'est à Rome, la citadelle de la paix, au Vatican, à l'audience du pape Pie IX, le Père tendre et compatissant, que la démence éclata sous la forme de « la folie de la persécution. »

Elle s'était mise en route, le 18 septembre 1866, et parvenue à Rome le 25, elle fut reçue, le surlendemain, par le Saint Père avec lequel elle voulait négocier directement la régularisation des affaires religieuses du Mexique. On sait que, dès 1833, les couvents y avaient été abolis, les biens des missions sécularisés. Le dictateur Juarez avait déchaîné la persécution, expulsé les religieux, exilé les évêques, pillé les églises. Maximilien et Charlotte qui s'appuyaient d'ailleurs sur le parti libéral, avaient inauguré une politique réparatrice mais en transigeant avec les libéraux sur les droits de l'Église. Ils avaient rappelé les évêques, accepté les modifications de la hiérarchie qui instituaient trois archevêchés et vingt-deux évêchés, ils avaient même déclaré la religion catholique religion d'État, mais consacrant de leur autorité la spoliation des biens ecclésiastiques, se défendant même de toucher à des lois qui leur paraissaient intangibles, ils avaient résolu, par compensation, de doter convenablement le clergé en mettant les traitements ecclésiastiques à la charge du Trésor. L'idée qui hante Charlotte, comme en témoigne sa correspondance, était de couvrir ces arrangements par un concordat et il lui paraissait que Rome, en reconnaissance de la protection qu'elle octroyait à l'Église, aurait dû lui en faire l'offre spontanée. Elle se plaint amèrement dans ses lettres du Nonce qui se montrait intransigeant. Franchement catholique, mais très jalouse de l'indépendance du pouvoir civil, elle parle avec quelque hauteur de l'attitude de Rome, elle joue son Napoléon I^{er}, elle a relevé comme lui les autels, n'a-t-elle pas droit, comme lui, à la conclusion d'un concordat, qui légitime les sécularisations et ratifie sa politique religieuse?

C'est la grosse affaire qui amenait à Rome, cette Souveraine en détresse. Dans le commentaire dont elle accompagne la reproduction des lettres de l'Impératrice, la comtesse de Reinach résume trop sommairement et, à mon avis, d'une manière inexacte les entrevues du Pape et de Charlotte. « Pie IX, écrit-elle, maintint le veto opposé à la sécularisation des biens du clergé au Mexique

et au refus de tout concordat. » J'incline plutôt à penser que le Saint-Père, averti d'ailleurs de la situation branlante de Maximilien, ne put traiter à fond avec la malheureuse exaltée de si graves intérêts.

Le fait est qu'elle sortit accablée de la première audience et que, à la seconde, le 30 septembre, elle donna des signes manifestes de démence.

Admise après la messe du Pape à son déjeuner, tout à coup, au cours de l'entrevue, elle trempe les doigts dans la tasse de chocolat posée devant le Saint-Père, les porte à sa bouche en déclarant qu'elle meurt de faim, que tout ce qu'on lui sert est empoisonné, qu'elle est entourée de gens payés par Napoléon pour attenter à sa vie. En vain essaie-t-on de la ramener à son hôtel, le Pape et son ministre d'État, Antonelli, y perdent leur latin. Elle n'entend plus quitter le Vatican où elle se sent en sécurité. Grand émoi ! Jamais femme ne loge au palais apostolique. Mais Pie IX, plein d'indulgence, fait dresser des lits dans la bibliothèque, l'un pour l'Impératrice, l'autre pour sa dame d'honneur, et ce n'est que le lendemain qu'elle consent à réintégrer son hôtel. Au reste, sa phobie ne la lâche plus et il faut que le comte de Flandre accoure à Rome pour emmener la malheureuse.

De retour à Miramar, l'aliénation mentale se caractérise nettement, le détraquement est complet : idée fixe d'empoisonnement, mégalomanie, terreurs religieuses, avec intervalles lucides.

La démente trouva dans sa belle-sœur, Marie-Henriette, notre seconde reine, une délicate consolatrice. C'est elle qui l'alla prendre à Miramar pour l'installer au château de Tervueren en août 1867. On rapporte qu'à la vue des barreaux mis aux fenêtres par prudence elle s'écria : « Tiens, le Roi a fait mettre des grilles, il a peur sans doute que je ne me jette par les fenêtres. »

A l'annonce de la mort de Maximilien, qui ne lui fut révélée qu'en juin 1868, à l'occasion du retour de ses restes en Europe, elle éprouva une révolution salutaire, qui se maintint plusieurs mois et fit espérer même le rassérénement complet. Mais les symptômes alarmants reparurent bientôt et il fallut la ramener à Tervueren qu'elle avait quitté pendant la période d'amélioration. Dix ans après, l'incendie du château provoqua encore chez la malade une bienfaisante réaction. On la vit à Laeken s'intéresser à la lecture, à la toilette, sortir dans le parc. Mais encore une fois, la nuit étendit ses voiles sur cette belle intelligence et depuis son installation au château de Bouchout, le 5 avril 1879, les intervalles de lucidité se sont espacés, les crises de violence, de monomanie destructive multipliées. Du passé tragique, évanoui pour elle, elle n'a jamais parlé à personne. Des événements contemporains elle n'a qu'une vague et confuse conscience. Le plus souvent, elle s'absorbe dans l'engourdissement total et de profonds silences qui s'interrompent tout à coup par des fusées de paroles en d'imaginaires discussions.

Lamentable déchéance de cette femme qui fut pour quelques années, pour quelques heures, une des plus brillantes supériorités de son siècle. Devant un tel naufrage que faire sinon s'incliner profondément sous le mystérieux arrêt de la Providence, et attendre pour l'exilée de la lumière intellectuelle que la mort la libère enfin de ses ténèbres.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

L'Amitié franco-américaine

D'après un article de Bernard Faij : I. L'Amitié franco-américaine en 1925. II. L'Art de se connaître et de s'estimer entre nations dans le CORRESPONDANT du 10 février 1925.

Le grand public français ne connaît des États-Unis que les *Transatlantiques* d'Abel Hermant, Rockefeller, Dempsey et le cours du dollar. *Mutatis mutandis*, il en a toujours été ainsi, alors même que les États-Unis suscitaient en France, un enthousiasme illimité et héroïque.

Une remarquable *Histoire du peuple américain* a été publiée en 1924, par M. Parquet.

Dans un tableau préliminaire, il nous montre l'atmosphère, l'étendue, la nature, où s'est développé le peuple américain.

Si on peut définir l'Europe comme une contrée où avec très peu d'espace et beaucoup de temps on a fait une quantité de grandes nations variées, on peut dire de l'Amérique que ce continent, avec très peu de temps et beaucoup d'espace, a fait un seul grand peuple. L'espace est la source de plaisirs innombrables d'un individualisme réel et pratique; il a été dans la formation des États-Unis un facteur essentiel.

Nation neuve, les éléments matériels qui forment le peuple américain n'en viennent pas moins du vieux monde. Il n'a presque rien pris comme races, idées, cultes, et philosophie au nouveau.

Le mouvement d'immigration qui le créait s'est continué sans entraves pendant tout le XIX^e siècle.

L'Allemagne, l'Irlande, la Pologne, la Grèce furent pour l'Amérique du Nord des sources d'hommes intarissables. L'Angleterre aussi, tous les moyens imaginés et préconisés par les patriotes américains pour rompre les liens qui ne cessaient malgré tout de les relier à ce pays, ayant été reconnus inefficaces.

L'opinion de l'Amérique libérée commença par détester l'Angleterre, puis rejeta en bloc l'Europe « folle, corrompue et tyrannique », comme écrivait en 1783, Noé Welster.

Ce qui intéressa, ce ne fut point le passé, mais l'avenir. Le grand vide des savanes, des prairies du centre du continent attira la population valide. Durant des jours, des mois, des années, deux siècles entiers, elle s'avança vers l'Ouest sans se lasser : le Pacifique finit par l'arrêter.

Quant à l'Europe, elle s'occupait peu des États-Unis et s'y intéressait moins encore.

Oui, le Pacifique arrêta l'Amérique, mais ne mit pas fin à l'instinct d'expansion américain. Il déborde. C'est à proprement parler une explosion de cet instinct qui poussa la nation américaine à intervenir dans la guerre. Ce fut une croisade, l'affirmation : « Pour nous, il n'y a pas de mer, seuls les principes et la démocratie comptent. »

D'une Europe découpée Wilson voulut faire un continent uni et simple, à l'instar de celui qui s'étend de San Francisco à New-York; c'est à ce souci que répondit la fondation de la Société des Nations.

Il semble que jusqu'ici elle serve plutôt à des buts contraires.

Les désillusions qu'a apportées l'Europe aux États-Unis ont donné naissance à la doctrine dite *isolationniste*, qui est celle des sénateurs Borat et Johnson et de la masse du peuple. On interdit aux nations d'Europe de prendre une part quelconque, si minime fût-elle, à la vie intérieure de l'Amérique; on ne s'interdit pas d'intervenir, à l'occasion, dans les affaires d'Europe, et on invoque, à cette occasion, les « droits », comme les « devoirs » des États-Unis.

L'Europe comprend mal cette mentalité nouvelle, mais est à l'égard de l'Amérique dans un état d'infériorité notoire. Un seul État européen aurait pu lui tenir tête : l'Angleterre pouvait, en vertu d'une foule de circonstances, jouer un rôle d'intermédiaire, d'arbitre entre notre continent et celui de l'oncle Sam.

Elle a préféré se créer avec les États-Unis une liaison intime et personnelle. Tâche combien difficile ! Mais un travail intense et prudent du gouvernement anglais, puissamment aidé par l'opinion et la presse, a réalisé ce tour de force. Maintes concessions furent pour cela nécessaires; et on peut dire qu'aujourd'hui la politique adroite et intelligente de la Grande-Bretagne l'a amenée en un point où il lui faut choisir entre l'Europe et l'amitié américaine. Quoiqu'il en soit, la bonne volonté réciproque des deux grands peuples anglo-saxons s'accuse et s'accroît de plus en plus.

Privée de la participation américaine, ne rencontrant dans les grands Dominions anglais que des sympathies mitigées, la S. D. N. paraît dès à présent chanceler. Son rôle paraît devoir se borner au continent européen-asiatique et à l'Amérique du Sud. Peut-être, après tout, ne serait-ce point une perte complète que de la voir reformée sur un plan nettement européen ? Elle y gagnerait des qualités et des avantages pratiques, qui contrebalanceraient le sacrifice de quelques éblouissantes prétentions humanitaires.

Aujourd'hui ce qui menace véritablement l'Europe — résultat terrible de notre ignorance mutuelle — c'est un conflit sourd d'abord, puis de plus en plus pénible entre les nations maritimes (Angleterre-Amérique) et les peuples du Vieux-Monde. « Ce serait la faillite morale de l'homme blanc. » Les peuples de civilisation indo-européenne n'arrivent pas à s'entendre, parce qu'ils méconnaissent réciproquement les traits essentiels de leur caractère et parce qu'une trop grande inégalité de richesse et de conditions les sépare.

Souhaitons, puisque, à l'heure présente, nous voyons de si grandes difficultés latentes et menaçantes entre l'Amérique et les pays d'Europe, qu'il se fasse sur le vieux continent un groupement large et aussi stable que possible de tous les États, de toutes les forces. Ainsi les deux mondes se trouveraient face à face, analogues, sinon égaux, en puissance et en ressources; ils devraient se respecter, et leur dialogue prendrait un ton plus serein.

Pour ce qui en est de la France et de l'Amérique, souhaitons leur de se connaître réellement de peuple à peuple, afin de savoir tirer parti l'un de l'autre.

ALLEMAGNE

Le danger de guerre.

Un article du général Morgan, représentant de l'Angleterre dans la Commission militaire Interalliée de contrôle des armements allemands, dans la QUARTERLY REVIEW d'octobre fit grand bruit dans la presse des deux mondes

Le général Morgan avait conclu à un an, comme période durant laquelle la paix pouvait être considérée comme garantie en Europe, si le contrôle militaire prenait fin et les armées alliées sur le Rhin étaient sérieusement réduites.

Le professeur Foerster, un Prussien libéral et pacifiste, ayant, à la date du 19 janvier envoyé au général, par l'intermédiaire de la rédaction de la *Review of Reviews*, une lettre, dans laquelle il lui demandait les raisons de ses affirmations et soutenait que les retards apportés à l'évacuation de Cologne, sans explications adéquates, avaient constitué de la part des alliés, une « bévue fatale » à l'égard du peuple allemand, — le général Morgan répond au professeur Foerster dans le dernier fascicule de la *Review of Reviews*.

Il commence par rendre hommage à la sincérité du savant allemand et des inquiétudes qu'inspire à celui-ci une renaissance possible du militarisme dans le Reich, ainsi qu'à la « pureté » bien rare, dit-il, d'un patriotisme comme celui de M. Foerster. Il estime de son devoir de lui répondre dans la mesure de ses moyens et d'apporter les preuves que M. Foerster réclame. Pourtant, il lui est impossible de tout dire et il prie son correspondant de comprendre les raisons de ses réticences et de sa discrétion.

Le général Morgan commence par poser quelques questions :

Pourquoi le ministère de la Reichswehr se refuse-t-il, en invoquant le prétexte bien connu : « service intérieur » de communiquer à la C. M. I. C. les chiffres relatifs au nombre des recrues. Ces chiffres seuls pourraient montrer combien d'hommes font partie de l'armée régulière (*Reichswehr*).

Pourquoi le ministère de la Reichswehr se refuse-t-il à communiquer à la C. M. I. C. les registres relatifs à la production d'armes, de munitions, etc. qu'à Spandau la C. M. I. C. avait cru tenir et qui ont subitement disparus ?

Pourquoi le ministère de la Reichswehr persiste-t-il à conserver les dépôts d'artillerie, dépôts de munitions et autres organisations analogues, qui suppléaient aux besoins de l'armée impériale et qui sont tout à fait superflus à l'heure actuelle ? Le ministère ne les exproprie, ni ne les vend, mais les garde tels quels. Ils peuvent servir à tout moment à la mobilisation d'une puissante armée.

Pourquoi le ministère de la Reichswehr dispose-t-il de vingt-deux généraux de brigade et généraux de division dans les cadres de ce ministère seul ? Pourquoi y-a-t-il assez de sous-officiers pour une armée, supérieure deux ou trois fois à celle qui est prévue par le traité de paix ? Pour un militaire il n'y a qu'une explication possible : l'armée allemande actuelle est destinée à servir le cas échéant, de cadres à une armée beaucoup plus nombreuse.

Passons à la police de sûreté. Comme grades, comme promotions, comme émoluments, comme pensions, elle correspond en tous points à l'armée régulière ; et derrière chaque soldat de la Reichswehr, on voit se profilant la silhouette d'un soi-disant agent de police.

Les dépenses du Reich pour son armée démontrent ou bien que le gouvernement du Reich est le plus extravagant qui soit, ou bien, s'il ne l'est pas, que l'armée allemande est bien plus nombreuse qu'elle ne devrait l'être. Théoriquement minuscule, le Reichswehr projette sur la carte de l'Allemagne une ombre gigantesque, et cette ombre c'est l'ancienne armée impériale. Rien qu'à presser un bouton, la nouvelle armée égalera comme dimensions celle qui l'a précédée. « Les preuves de fait dont je dispose sont écrasantes », dit le général Morgan.

Comment expliquer que de pacifiques ouvriers qui révèlent les dépôts d'armes cachées à la C. M. I. C. sont une fois découverts, immédiatement arrêtés et condamnés à des peines sévères, si, en procédant ainsi, ils ne font que contribuer à l'exécution de la loi, puisque le ministère de la Reichswehr a, pour se dispenser de demander au Reichstag l'abolition du service militaire obligatoire, déclaré à la C. M. I. C. que les clauses militaires du traité de Versailles « font partie de la loi allemande ».

Et pourquoi les propriétaires d'usines qui mettent des armes à l'abri sont-ils laissés en liberté ?

Rien de plus faux que les assertions de la presse nationaliste allemande que le véritable objectif de la C. M. I. C., et spécialement sa section britannique, était de « mutiler » l'industrie germanique !

Imputations nullement méritées et très peu généreuses, ainsi qu'il ressort de plusieurs exemples qui démontrent que la C. M. I. C., dans son activité, s'inspirait d'un esprit tout contraire.

Une commission militaire de contrôle allemande eût-elle montré, en cas de victoire, la même mansuétude à l'égard des industries alliées ?

Les procédés allemands en Belgique et dans le nord de la France, le traité de paix avec la Roumanie rendent-ils cette hypothèse plausible ? Et, dès lors, n'est-elle pas justifiée, cette parole d'un diplomate britannique des plus distingués, disant après le traité de Rapallo : « Rien à faire avec le gouvernement allemand ; plus on tâche de l'aider, plus il vous exploite ».

La presse nationaliste allemande insiste sur les centaines de visites faites au cours des derniers mois, par des officiers de la C. M. I. C. et en prend prétexte pour demander que le contrôle prenne fin. Parfait, mais combien de fois l'officier allemand à la tête de telle ou telle unité « visitée » a-t-il répondu aux questions posées : « Service intérieur », autrement dit : « Mélez-vous de vos affaires » ? Pour une « visite » il faut être deux !

Le général Morgan a été attaqué avec la dernière violence par la presse nationaliste. Ces attaques le laissent froid ; mais il tient à dire qu'il est faux qu'il ait fait dans les journaux de la propagande contre l'Allemagne. D'octobre 1923, époque, à laquelle il quitta la C. M. I. C. jusqu'en décembre 1924, il n'avait rien publié du tout, malgré des offres alléchantes, ne voulant pas dire un mot qui pouvait prolonger l'occupation de la Ruhr, qu'il avait déplorée et publiquement condamnée. S'il a parlé, c'est parce que le Protocole de Genève avait fait de la sécurité et du désarmement l'objet de débats publics. Le maréchal Foch qui a lu l'article du *Quarterly Review* l'a entièrement approuvé. Il est à noter que les imputations dont le général a été l'objet dans la presse nationaliste se contredisent parfois d'une façon très comique. Ceux qui l'ont attaqué ne se sont pas donné la peine de s'entendre au préalable.

Le général tient pourtant à relever et à réfuter une de ces imputations. Il est faux qu'il ait jamais « haï » le peuple allemand, ou qu'il l'ait calomnié durant la guerre. Au commencement de 1924, il publiait un petit livre intitulé : *L'état présent de l'Allemagne*, où il préconisait l'évacuation de la Ruhr, la liquidation des réparations, l'oubli et le pardon mutuels, etc.

Pour ce qui est des « calomnies » à l'adresse de l'armée allemande jamais le général Morgan n'a rien publié qui n'ait été officiellement constaté à la suite d'une enquête judiciaire, par d'autres que par lui. Que de documents relatifs à la manière dont la guerre a été menée par les Allemands, qui dorment encore dans les archives des gouvernements alliés et comme la presse nationaliste allemande est imprudente de soulever des questions de ce genre qui pourraient facilement mettre le feu à tous les éléments belliqueux qui existent en Europe !

Loin de haïr le peuple allemand et de vouloir en tirer vengeance, le général, en sa qualité d'auteur et de rapporteur, en 1919, devant le Conseil suprême de la guerre à Versailles, de la convention réglant l'occupation des pays rhénans, a fait tout ce qu'il a pu pour alléger le fardeau que cette convention imposait aux Allemands. Il y a réussi, non sans se heurter parfois, souvent même, à une opposition difficile à vaincre. Il a dû notamment tenir tête un jour à une très haute autorité militaire française, qui insistait sur l'inclusion dans le texte de la convention d'une clause autorisant les alliés à occuper, s'il y avait lieu, tout le territoire allemand jusqu'aux limites extrêmes de la Prusse orientale. En se refusant à accepter pareille clause, le général Morgan a-t-il fait preuve de haine à l'égard du peuple allemand ?

Toujours et partout, il s'est attaché à sauver ce peuple, comme le peuple français, d'une nouvelle catastrophe ; jamais il n'a cherché ses propres intérêts. Il a parlé, alors qu'il aurait trouvé avantage à se taire, et *vice-versa* ; jamais, il n'a fait preuve de servilisme, ni refusé de croire à quelque chose simplement parce que les Français lui affirmaient que ce n'était pas vrai. C'est la logique inexorable des faits qui seule est cause de ce qu'il soit arrivé aux mêmes conclusions que les Français dans la question du désarmement allemand.

En manière de conclusion, le général estime qu'il n'est pas convenable pour lui, en sa qualité d'étranger, de toucher à la question du danger que présente pour l'Allemagne la prépondérance éventuelle des nationalistes, c'est périlleux, dit-il, que de tracer une ligne de démarcation entre un peuple et ses gouvernants, et ce qu'un étranger peut faire de mieux pour fortifier les tendances réactionnaires d'un gouvernement, c'est de l'attaquer. Il n'en a pas moins cru de son devoir de répondre à l'invitation qui lui était adressée, étant pleinement de l'avis de son correspondant, qu'il existe en Allemagne des hommes équitables et éclairés, qui sont non seulement désireux de savoir les raisons des appréhensions des gouvernements alliés, mais prêts à faire de leur mieux pour éliminer tout ce qui provoque ces inquiétudes.

Comte P.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août, 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000.00

100,000 Parts de Réserve . . fr. 245,616,537.35

Total . . fr. 345,616,537.35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 100 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines BRUXELLES



COMPTOIR
D'OPTIQUE



MAISON BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Jumelles, baromètres, lorgnettes en or, argent et écaille. Instruments de précision. Outillage perfectionné pour le montage des Verres. Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE



LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum. — Livres liturgiques. — Ascetisme. — Grand choix de livres de prières et de chapelets. — Imagerie religieuse. — Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

Tous ceux qui font de la POLICOPIE

emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

MARQUE « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. Envoi franco. — Nombreux dépôts en Belgique.

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRE

Christofle

ORFÈVRE ARGENTÉE ET DORÉE — ORFÈVRE D'ARGENT — SERVICES DE TABLE

— SERVICES A THÉ —

— SURTOUT CANDÉLABRES — CADEAUX ET CORBEILLES DE MARIAGE

— COUPES DE SPORTS —

SUCCESSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.81 —

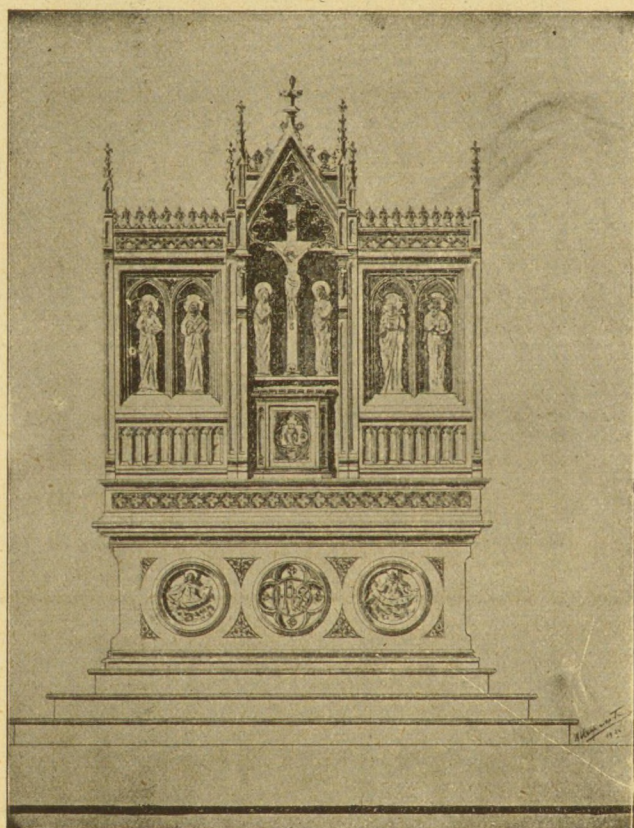
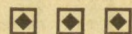
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
Gratis sur demande

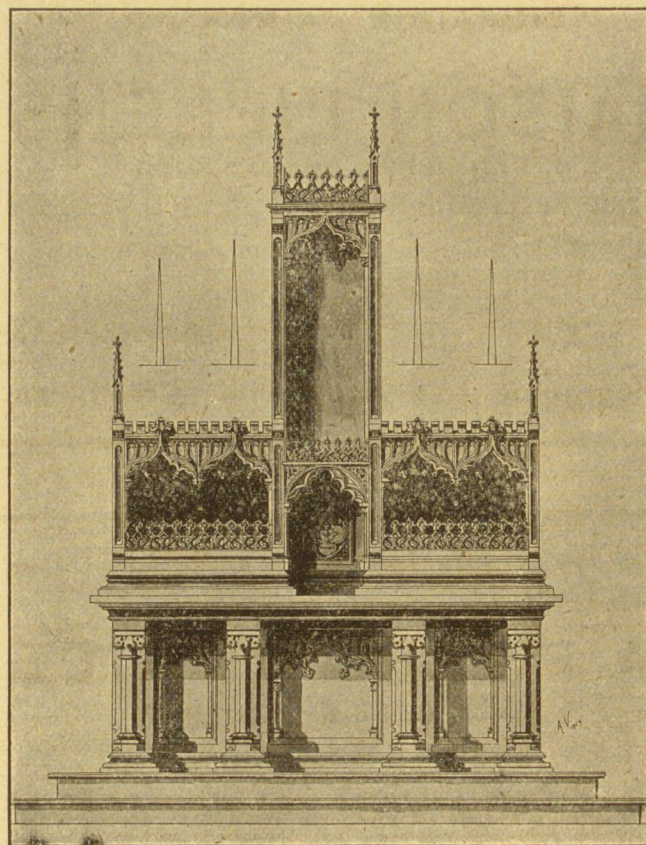


ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIES



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 24,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

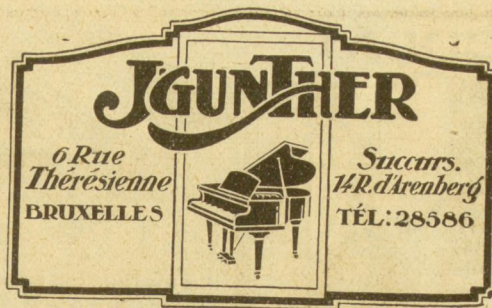
-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettras de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.	Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles.	Etterbeek.
Place Saintelette, 26, Mo-	Place Liedts, 18, Schaerbeek
lenbeek.	Rue du Bailli, 79, Ixelles.



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
Longue rue Neuve, 107-111
ANVERS

Succursale ;
Rue Théophile Roucourt, 2
BERCHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

MARCHAND TAILLEUR

Costumes
de
Soirées

Maison L. Dupaix

Costumes
de
Cérémonies

50, rue du Marais. Bruxelles

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 15911

BRUXELLES

Téléphone
B 15911

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦

HERMANCE BARTHEL

Artiste Fleuriste

Médaille d'Or - France, Belgique

49, rue Royale, 49 - Bruxelles

Téléphone 285-45

Fleurs
de premier choix.

Mariages
Bals
Soirées

Expéditions.

Etablissement MAUQUOY & Fils

MAISON FONDÉE EN 1875

GRAVEURS — MÉDAILLEURS
PHOTOGRAVEURS — TIMBREURS

7, Marché Saint-Jacques, 7, ANVERS - Tél. 6242

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

♦♦

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

♦

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Cannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

CHOCOLAT**DUCCANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

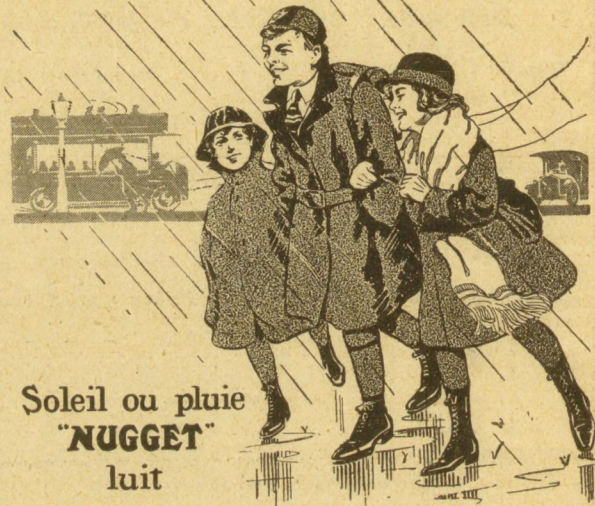
BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée en 1873 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs****François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit**"NUGGET" POLISH**Fabriqué par **THE NUGGET Polish Co.**

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS